

Le Parti Communiste Chinois, 1920-1935, ou le combat pour l'histoire.

Par Vincent Presumey.

Sommaire :

- **Xi Jinping, Fabien Roussel et Mil Gallagher.**
- **Les débuts du Parti communiste chinois :** Les origines et les premiers pas. Un parti initialement sous-estimé. Pourquoi le Guomindang ?
- **La tragédie de la révolution chinoise :** Les paramètres de l'équation. Communisme chinois : le retour. L'affirmation du prolétariat. Le réalignment du Guomindang. L'expédition du Nord. L'épilogue à Wuhan.
- **La portée de la défaite de 1927 :** La vraie césure de l'histoire contemporaine de la Chine. 1927 dans l'histoire mondiale. Le débat russe sur la Chine. La révolution permanente.
- **Où la lutte armée finit d'entériner la défaite :** Les légendes de l'automne-hiver 1927. Une période de latence. Les quatre pièces du puzzle dont la réunion sera empêchée. L'offensive du lilsanisme armé. Le « maoïsme » prend son goût. La destruction de l'organisation ouvrière communiste et syndicale. La « République soviétique chinoise ». Affirmation de l'appareil maoïste.
- **Épilogue.**
- **Bibliographie utilisée.**
- **Carte.**

Xi Jinping, Fabien Roussel et Mil Gallagher.

Le 29 juin dernier, le président à vie de la République populaire de Chine et premier secrétaire du « Parti Communiste Chinois », **Xi Jinping**, présidait un spectacle sur grand écran avec 100 trompettistes, vidéo avec les spationautes chinois, et distribution de « médailles du 1^{er} juillet » à 29 « héros », dont un marin censé avoir défendu la souveraineté chinoise en mer de Chine, un chef de village du Xinjiang ayant lutté contre le séparatisme ouïghour, une cadre tibétaine qui sait « *conduire la population à suivre le parti* », et, à titre posthume, un soldat mort lors des affrontements frontaliers avec l'Inde l'an dernier. Quelques messages étrangers vinrent compléter la cérémonie : ceux du dictateur turkmène, du premier ministre thaïlandais, et du chef du KPRF, le parti « communiste » russe, Guennadi Ziouganov. Quelques jours plus tôt Xi Jinping avait présidé une réunion du Bureau politique du PCC dans la maison de briques de l'ancienne concession française de Shanghai où avait commencé le premier congrès du Parti communiste chinois un siècle auparavant. La « médaille du 1^{er} juillet » fait référence à cet anniversaire – bien que ce congrès ait plus vraisemblablement commencé le 20 ou même le 23 juillet.

Le jour même du 1^{er} juillet 2021, Xi Jinping était projeté sur écran géant sur la place Tian An Men de Beijing, là même où l'insurrection de la jeunesse étudiante et ouvrière fut écrasée sous les chenilles des chars du PCC, en 1989, pour marteler son message contemporain : « *La grande renaissance de la nation chinoise est entrée dans un processus historique irréversible.* ». La petite réunion tenue un siècle auparavant avait discuté de bien des choses, mais certainement pas de la renaissance impériale de la Chine : bien au contraire les 12 (en réalité 13) participants voulaient tous mettre fin à l'oppression séculaire que constituait

pour eux cette tradition, et n'auraient jamais cru ou admis que la domination de millions d'humains par une bureaucratie se voulant éclairée sortirait de leur combat. D'ailleurs, nous allons voir qu'elle n'est pas sortie de leur combat, mais de sa défaite. Le Parti Communiste Chinois dont Xi Jinping prétend être l'héritier est mort bien avant sa naissance : tel est l'objet de cet article.

Un des acteurs secondaires de la grande cérémonie de 2021 fut le premier secrétaire du PCF et candidat à l'élection présidentielle de 2022 en France, **Fabien Roussel**. Reçu en Chine mi-juin, il a avalisé, en les saluant, les prétentions du régime chinois à avoir éradiqué la pauvreté et gardé le contrôle de l'économie, a aussi repris son discours sur le fait qu'il aurait vaincu le Covid, et a bien entendu fait le rapprochement avec le centenaire du PCF commémoré l'année précédente. Dans le cas du PCF, comme dans celui du PCC, c'est l'histoire du couteau de Jeannot : seul le nom est commun, mais tout le contenu, l'intégralité des composants, ont changé. Dans le cas du PCF d'ailleurs, le nom n'est pas commun non plus – le parti du congrès de Tours s'appelait « Parti socialiste (SFIC) » ! Dans l'interview de Fabien Roussel diffusée en Chine, nous avons cette phrase clef : *« Le Parti Communiste Chinois, avec Xi Jinping à sa tête, a fait le choix d'écrire sa propre histoire. Et c'est normal, c'est bien que les choses se déroulent de cette manière. »*

M. Roussel aime les ministères de l'Histoire. Mais l'histoire réelle est faite par les humains en lutte et écrite par les historiens sur la base de recherches que ne doit guider que la vérité. Et c'est un acte de combat, un acte militant pour l'émancipation humaine, que de faire ainsi l'histoire, d'analyser le passé pour comprendre le présent et construire l'avenir, envers et contre tous les chefs bien aimés, les secrétaires généraux et les oligarchies hiératiques et corrompues qui prétendent contrôler leur histoire et celles des peuples qu'elles veulent asservir, parce qu'elles en ont peur.

De ce point de vue, l'histoire réelle de ces combats conduit à une certitude : il y a discontinuité radicale, opposition, entre ce que voulaient les fondateurs du PCC, et la classe dominante dont le parti, héritier illégitime du nom, est l'organisation de masse, celle de 94 millions de privilégiés, le Parti Capitaliste Chinois. Tous les tenants de l'ordre social mondialement dominant ont intérêt à réciter la fiction d'un « Parti Communiste Chinois » fondé en 1921 et qui, le même toujours, aurait traversé les massacres de 1927, la longue marche de Mao, la fondation de la RPC, le « Grand bond », la « révolution culturelle », Deng Xiaoping, Tian An Men, Xi Jinping ...

Il y a en effet accord sur ce point, sur cette histoire faussée pour que l'humanité ne tire pas les leçons de ses efforts et de ses combats, non seulement entre Xi Jinping et son visiteur français, mais aussi avec ce **Mil Gallagher**, représentant républicain du Wisconsin qui, le 29 juin 2021 aussi, présentait au Congrès américain la résolution bipartisanne qui *« condamne le Parti communiste chinois pour cent années de violations volontaires des droits humains, y compris la répression, la torture, les emprisonnements de masse et le génocide. »*

Tous sont d'accord sur les « cent années » : la classe capitaliste chinoise organisée toute entière dans le PCC, aux aspirations impérialistes, et la classe capitaliste nord-américaine et ses deux partis, voulant préserver sa domination impérialiste. L'histoire des combattants, femmes et hommes, ouvriers et paysans, n'est pas la leur. Abordons-la.

Les débuts du Parti Communiste Chinois.

Les origines et les premiers pas.

Aucun des acteurs non chinois de cette histoire, les Russes notamment, n'a eu sur le coup conscience de ce dont le Parti Communiste Chinois était le prolongement. L'on peut nommer ses deux fondateurs : **Chen Duxiu** et **Li Dazhao**.

Chen, né en 1879 dans une famille de lettrés de l'Anhui, est, avant même de devenir communiste, un personnage capital de l'histoire culturelle de la Chine : depuis 1915 dans le journal *Jeunesse* qui devient **Nouvelle Jeunesse**, il a explicité les aspirations à former une nation démocratique indépendante avec une clarté sans précédent, en défendant la « jeunesse » contre la « vieillesse » (qui peut aussi concerner des jeunes à l'esprit sclérosé), l'autonomie contre la servilité, le progrès contre la routine, la hardiesse contre la pusillanimité, l'internationalisme contre l'isolationnisme, le pragmatisme contre le formalisme, la science contre la croyance. C'est une occidentalisation par appropriation : toutes les Lumières, mais aussi Nietzsche et Bergson, sont incorporées et vulgarisées, et Marx viendra assez vite lui aussi. Les traditions sociales, étatiques et familiales sont mises en cause, l'exigence d'égalité des femmes mise en avant. D'autre part, et c'est là le rôle spécifique de Chen Duxiu, avec Hu Shi il systématise l'écrit en langue vulgaire et non en langue littéraire mandarinale, et simplifie orthographe et graphie. Il fonde en fait le chinois moderne.

Li, né en 1888 dans le Hopei, participe à cette aventure et dirige en 1918 la bibliothèque de l'Université de Beijing, créée, comme beaucoup d'écoles et d'instituts, dans l'élan de ce mouvement de rénovation culturelle et nationale dont Chen est le grand nom. Il se radicalise plus vite que lui et se considère comme marxiste et communiste à partir de fin 1918.

Le 4 mai 1919, les étudiants, avec en position initiatrice le groupe de *Nouvelle Jeunesse*, manifestent place Tian An Men contre les prétentions impérialistes japonaises. Les arrestations stimulent un mouvement de la jeunesse dans tout le pays, parfois prolongé par des grèves ouvrières, sur des mots d'ordre nationalistes ou dénonçant la répression. *Nouvelle Jeunesse* de mai 1919 est en quelque sorte un numéro « spécial marxisme », où il est aussi question de la révolution en Russie, réalisé par Li Dazhao. Chen est emprisonné quatre mois et s'affirme à son tour révolutionnaire à la fin de l'année. Pendant quelques mois, *Nouvelle Jeunesse* s'intéresse à l'anarchisme russe (Bakounine, Kropotkine, Tolstoï), puis l'évolution vers le communisme, aimantée par la Russie, sera revendiquée par Chen au printemps 1920. L'un des collaborateurs de la revue, Hu Shi, jusque-là frère d'arme de Chen dans le combat pour la réforme de l'écriture, s'oppose à cette évolution et critique les « ismes », affirmant que la dimension culturelle et intellectuelle doit primer sur la lutte sociale et politique. Alors soutenu par Lu Xun (Zhou Shuren), l'inspirateur de la littérature chinoise contemporaine, et son frère alors anarchiste Zhou Zuoren, il dessine l'autre courant intellectuel, libéral et qui sera coincé entre les forces sociales, puis militaires, en lutte les décennies suivantes (il finira sa vie à Taïwan en 1962). Dans la conscience collective chinoise, le mouvement du 4 mai marque l'entrée dans l'époque de la modernité et, très vite, de la lutte des classes moderne.

Le communisme chinois à ses débuts dérive directement de ce mouvement, et n'a donc rien d'une greffe. Chen Duxiu, de formation confucéenne contre laquelle il s'est retourné, qui se réclame des Lumières, avait formulé, avec un point de départ culturel et pédagogique, l'aspiration nationale moderne de la Chine, dans des termes à côté desquels ceux du soi-disant « père de la nation » Sun Songshan (Sun Yat-Sen) sont des plus nébuleux. Son évolution vers le communisme est un des plus grands faits humains, intellectuels et politiques du premier XX^e siècle.

Le premier congrès communiste découle des initiatives de ces deux hommes, et d'un voyage de Chen de Beijing à Canton, pour mettre en place des écoles, en passant par Shanghai, où il rencontre l'émissaire soviétique Voïtinsky. Il réunit, en l'absence de Chen et de Li, mais sous leur impulsion et avec leur accord, 12 délégués plus le néerlandais Sneevliet dit Maring, dont on reparlera (il est sans doute le 13^e participant «

oublié » dans les photos de la commémoration officielle), élus par seulement 57 membres déclarés. Chen absent est élu secrétaire général (comme convenu, probablement). La « direction » du congrès revient à Zhang Guotao, étudiant de Li Dazhao à Beijing, et les interventions les plus marquantes (nous ne disposons d'aucun procès-verbal) furent sans doute celles de Li Hanjun, « légaliste » qui quittera bientôt le parti, de Li Da, élu responsable à la propagande à l'issue du congrès, et de Liu Renjin, trotskyste après 1929. Mao Zedong, qui avait rencontré Chen et Li lors de son passage à l'université de Beijing, et qui en relation avec Chen animait une antenne de *Nouvelle Jeunesse* à Changsha, capitale du Hunan, était présent, mais il ne semble guère être intervenu. Mao et Dong Biwu sont les seuls participants à ce congrès que l'on retrouvera plus tard au pouvoir, le premier comme tyran et le second comme comparse effacé.

Au point de vue de l'organisation, le second congrès, tenu à Shanghai en avril 1922 avec 12 délégués élus par 123 membres, est beaucoup plus important et fondateur. C'est en fait là que le parti adhère à l'Internationale communiste, la Comintern : en juillet 1921, si la référence était déjà là, l'adhésion n'avait pas été formellement ratifiée et il n'y avait pas encore de liens organisationnels solides et permanents. Du point de vue soviétique, cette adhésion va rapidement impliquer une prise en main, un encadrement et un financement, qui n'étaient pas exactement dans l'esprit initial de Chen Duxiu, par contre très motivé par l'envoi d'étudiants en Russie, comme d'ailleurs en France. Celui-ci, qui préside le second congrès, a proposé que le titre de secrétaire général, le sien, soit supprimé, et remplacé par un comité exécutif central, le futur Bureau politique, qu'il préside. Mao Zedong n'a pas été délégué à ce congrès et l'on ignore s'il s'était présenté. D'après une lettre de Maring à Zinoviev du 20 juin 1923 qui revient sur le développement du PCC, il avait peu auparavant plus ou moins déclaré forfait dans le travail syndical, qui commençait pourtant à s'étendre impétueusement.

Le III^e congrès, en juin 1923 à Guangzhou, réunit 40 délégués élus par 342 membres, et est présidé par Chen. C'est là qu'est entérinée l'orientation vers le Guomindang, déjà amorcée. Mais avant d'aborder cette question clé, il nous faut revenir sur le poids très lourd que fut celui de la méconnaissance de ce que représentait réellement cette jeune force, de la part de la grande organisation internationale qui l'accueillait, la Comintern.

Un parti initialement sous-estimé.

La petitesse des effectifs officiels, surtout au regard de l'immensité chinoise, est en effet trompeuse. Aucun parti de masse n'existe alors en Chine. Les organisations de masse traditionnelles sont les sociétés secrètes, paysannes ou urbaines. Les syndicats de salariés apparaissent depuis 1919 et connaissent une croissance rapide, dans laquelle les communistes jouent un rôle dirigeant, et, dans le Guangdong, le Guomindang. Dès le printemps 1920 une myriade de groupes aux étiquettes changeantes, communistes, socialistes, anarchistes, révolutionnaires, démocratiques, « jeunes », nationalistes, gravitent autour du PCC et drainent, de manière fluide, des dizaines de milliers de jeunes. Les délégués aux trois premiers congrès du PCC sont souvent en position dirigeante ou inspiratrice dans ces groupes, parfois dans plusieurs à la fois. Une organisation de jeunesse, Jeunesse socialiste puis communiste, rattachée au parti, animée par Liu Renjing jusqu'en 1923, compte alors déjà plusieurs centaines de membres, avec un journal dirigé par Yun Daiying, *Jeunesse de Chine*. Ses membres seront, jusqu'en 1927, les dirigeants naturels des associations étudiantes chinoises. Il est à noter que le journal du parti, *Le Guide*, dirigé par Cai Hesun, fut tardif (fin 1922) et hebdomadaire.

Le premier « congrès général du travail » se tient en mai 1922 et regroupe les syndicats alors en pleine ascension, à l'initiative d'un « secrétariat des syndicats de travailleurs de Chine » créé dès l'été 1921 par le communiste Li Qihan. La manière dont apparaissent les syndicats suit souvent le scénario suivant : des militants d'origine étudiante créent une école, un lieu de rencontre ou une bibliothèque dans un quartier ouvrier et il se forme, sur une base territoriale, en général un quartier, un « club ouvrier », qui, lorsqu'il se sent assez fort, lance des grèves soudaines dans plusieurs entreprises et ateliers à la fois, en combinant revendications sur les salaires et les horaires avec la lutte contre un encadrement quasi féodal, voire mafieux, voire à la dénonciation des patrons étrangers, par exemple japonais. Dans le climat issu du

mouvement du 4 mai, ces grèves sous souvent partiellement victorieuses, ce qui produit un essor rapide du mouvement : marins de Hong-Kong, mineurs de charbon d'Anyuan au Jiangxi, mineurs de charbon de Tanshan au Hebei, cheminots de la ligne Beijing-Hankou. Ce sont ceux-ci qui sont attaqués par le seigneur de la guerre du Nord, Wu Peifu : n'ayant pu empêcher la tenue du congrès fondateur du syndicat des cheminots, il les fait purement et simplement mitrailler, le 7 février 1923. Cet événement clôt la période immédiatement issue du 4 mai 1919, l'ambiance se tend. Le mouvement syndical est fauché ou ralenti pour un temps, ce qui a pu contribuer à accentuer le basculement vers le Guomindang. Seul le foyer des mineurs d'Anyuan, où intervient le jeune Liu Shaoshi, demeure alors vigoureux.

Outre les positions déjà dirigeantes dans le syndicalisme émergent, l'impulsion et l'animation de ligues paysannes a elle-même déjà commencé : dans le Guangdong, le jeune instituteur communiste licencié pour avoir organisé une manifestation le 1^{er} mai, Peng Pai, « *avec un gramophone et quelques autres astuces* », « *passionnait les villages et réussit bientôt à les convaincre de former l'association qui les sauverait* ». L'auteur de ces lignes, Harold Isaacs, premier historien de cette période, dans *La tragédie de la révolution chinoise* qui paraît en 1938 avec une préface de Léon Trotsky, prend bien soin de préciser que « *Le mouvement paysan prenait déjà forme lorsque le Guomindang entra en scène en 1924.* »

Ce tableau doit encore être complété par l'existence de nombreux jeunes communistes chinois à l'étranger, qui ne figurent pas parmi les mandataires des délégués des trois premiers congrès du parti. Le mouvement des étudiants-ouvriers, impulsé avant 1914 par des nationalistes anarchisants pour faire découvrir aux jeunes lettrés à la fois l'Occident et le travail manuel moderne, forme le substrat de cette histoire particulière durant les premières années 1920, surtout en France où les adhérents au communisme chinois sont, sur le papier, plus nombreux qu'en Chine, frisant les 500 membres fin 1923, dont plusieurs futurs dirigeants de toute première importance du régime soit-disant « communiste » tels que Zhou Enlai, Deng Xiaoping, Chen Yi, mais aussi Li Lisan, Cai Hesen, ou Chen Yenien, fils de Chen Duxiu. Tous retourneront en Chine dans la seconde partie de la décennie.

Non seulement cette force réelle est facilement méconnue, et dans l'histoire officielle et dans les représentations des acteurs internationaux de la Comintern, mais la méconnaissance, et en général l'ignorance complète, de la langue, de l'écriture, de l'essentiel de la culture, et du détail des développements historiques récents, les empêchent de saisir ce que sont, dans cette histoire et dans la culture nationale, les figures de Chen et de Li, et le potentiel explosif, dans un tel pays, d'une cohorte de révolutionnaires issus de l'université de Beijing, prestigieuse et moderne à la fois (outre Chen et Li, beaucoup de cadres du jeune parti, comme Zhang Guotao, Liu Renjing, Mao Zedong, en proviennent). Les conceptions et surtout les méthodes du noyau initial sont, il est vrai, assez nettement descendantes : les éducateurs forment les militants, souvent d'ailleurs leurs propres élèves, au sens scolaire du terme.

Chen Duxiu passe plusieurs mois en URSS fin 1922, et assiste, aidé comme interprètes personnels par Liu Renjing et Qiu Qiubo, au IV^e congrès de la Comintern ; avec une certaine tristesse, Peng Shuzhi, qui a fait sa connaissance à ce moment-là, et qui était alors le principal responsable des étudiants communistes chinois en URSS, note dans ses mémoires que le congrès, et implicitement les dirigeants soviétiques, n'avait « *même pas conscience de ce que Chen Duxiu représente en tant que leader d'une nouvelle intelligentsia chinoise, celle du « 4 mai », comme en tant qu'animateur principal du courant marxiste chinois, c'est à peine s'il remarque sa présence.* »

Maring-Sneevliet, qui parcourt la Chine à plusieurs reprises entre 1921 et 1923, où il avait bien besoin de son camarade interprète, Zhang Tailei, un intermédiaire indispensable, lui aussi issu des étudiants du 4 mai, perçoit le jeune PCC, au premier congrès duquel il a assisté (et probablement décidé de son changement de lieu après avoir soupçonné un mouchardage), comme une secte.

Pourquoi le Guomindang ?

Par contre, il s'intéresse beaucoup au Guomindang. Le « Parti national du peuple » n'est pourtant absolument pas un parti de masse à cette époque. Il est la version la plus récente d'une association nationaliste et moderniste fondée à la fin du XIX^e siècle, et qui était parvenue à regrouper la majorité des députés élus à l'Assemblée nationale, par une faible proportion du peuple chinois, suite à la chute du dernier empereur en 1911. Sa figure charismatique et son théoricien est Sun Songshan (Sun-Yat-Sen), très doué pour des grandes phrases confuses et pour qui la Chine nouvelle à construire devra éviter la lutte entre Capital et Travail. Pour exister entre les « militaristes », gouverneurs militaires de province, entre lesquels il louvoie dangereusement, ce mouvement ancré tout au Sud, à Canton, a amorcé un recrutement non seulement parmi les marchands et la petite bourgeoisie, mais en milieu ouvrier où il voit, temporairement, les grèves d'un bon œil, dans la mesure où elles sont dirigées contre les impérialistes étrangers, surtout les britanniques de Hong-Kong, avec donc une dimension nationale manifeste, visant à reprendre les enclaves.

L'intérêt de **Henk Sneevliet**, militant révolutionnaire néerlandais qui, plus tard, rompra sur la gauche avec le stalinisme et sera assassiné par les nazis, pour le Guomindang, vient en grande partie de la transposition sur la Chine de l'expérience que cet organisateur anticolonial de syndicats de marins, de dockers et de coolies, a vécue en Indonésie, avant 1914, en aidant à la pénétration sociale-démocrate révolutionnaire d'un mouvement de masse à tonalité religieuse, Sarekat Islam. Cette expérience est en effet à l'origine du premier vivier du communisme indonésien. Mais la fixation de Sneevliet sur le Guomindang lui fait occulter le fait qu'une politique réellement équivalente en Chine aurait plutôt consisté à pénétrer les sociétés secrètes que ce petit appareil de bourgeois, d'intellectuels et d'officiers, aux prétentions nationales. En fait, Sneevliet a transposé les choses de façon à en faire un projet : il se rendait bien compte que le Guomindang n'était pas encore un grand parti de masse, mais il pensait qu'il pouvait ou allait le devenir, et que les communistes chinois, dont il sous-estimait grossièrement l'influence et la dynamique, devaient en quelque sorte s'y nicher.

Mais il ne faut pas faire de la « marotte » de Sneevliet la cause principale de cette orientation. Il a, il est vrai, beaucoup fait pour convaincre les dirigeants communistes chinois d'aller au Guomindang. Et parmi ces derniers, si réserve, scepticisme, étonnement voire hostilité ont toujours prévalu au départ, il faut dire aussi que la chose, une fois décidée, n'était pas si difficile car ils étaient issus de la même intelligentsia du renouveau national, comme couche sociale, que les cadres du Guomindang, et une certaine porosité entre communisme et simple nationalisme existait depuis le 4 mai 1919. Cela dit, leur volonté initiale était de construire leur parti comme parti de masse, parmi les ouvriers en priorité et aussi parmi les paysans.

Or, progressivement et timidement par des adhésions individuelles mi-1922, puis globalement et de manière décisive mi-1923, ils vont tenter de faire tout autre chose. L'autorité, et, déjà, la force contraignante qui les y a décidés, est celle de l'État soviétique, directement ou à travers la Comintern, et nulle autre autorité n'aurait pu avoir ce pouvoir sur eux. Si Sneevliet-Maring les a coachés en ce sens, ainsi qu'un Voïtinsky initialement sceptique, c'est parce qu'ils avaient cette autorité-là derrière eux.

La République socialiste soviétique fédérative de Russie, puis l'URSS, tout en constituant par son existence, par elle-même, une force puissante d'impulsion révolutionnaire, n'a objectivement pas cherché à favoriser des révolutions prolétariennes dans les États situés sur sa frontière Sud : en Turquie elle s'allie avec le tueur de communistes Atatürk contre les impérialistes anglo-français, en Perse qui devient alors l'Iran elle soutient de fait la monarchie modernisatrice, idem en Afghanistan, et si elle contrôlera finalement la Mongolie extérieure et le Tanou-Touva, y provoquant des transformations sociales, il faut bien noter que ceci correspond aux zones d'influence de la Russie tsariste. Les bolcheviks n'avaient, avant la seconde partie des années 1920, pas vraiment intégré la Chine dans leur vision de la révolution en Asie, contrairement à leur représentation de l'Inde, ce bélier de destruction de l'empire britannique, et du Japon, de plus en plus considéré comme une puissance impérialiste elle-même nécessitant une révolution prolétarienne. Pour dire les choses brutalement : le communisme chinois n'était pas prévu (encore moins que le communisme coréen, qui recrute parmi les travailleurs coréens émigrés en Sibérie). Quand les bolcheviks émergent de la

guerre civile, ce sont de ce côté-là des alliés géopolitiques qu'ils cherchent avant tout, tout en étant a priori solidaires des communistes qui apparaissent, mais sans comprendre vraiment qui ils sont, et en pensant assez vite les tourner vers leurs propres visées géopolitiques, bref, les instrumentaliser à leur politique étatique extérieure.

Ainsi, le « bureau d'Irkoutsk » installé en direction de ce secteur, tout en servant de filière pour envoyer des étudiants du PCC à Moscou, comme Qiu Qiubo puis Peng Shuzhi, cherche à nouer des relations avec les seigneurs de la guerre anti-japonais de la région de Beijing, comme Wu Peifu, le massacreur des cheminots ...

Et ce sont les ambassadeurs de l'État soviétique qui nouent des liens avec Sun Songshan, d'abord loffé, puis Borodine et Kharakane. L'accord entre l'URSS et le Guomindang est passé publiquement le 26 janvier 1923 : Sun Songshan et Ioffé affirment que communisme et soviets ne sont pas pour la Chine, mais que l'URSS va appuyer le Guomindang pour réaliser l'unité et l'indépendance nationale. Dès cette date, l'URSS prétend officiellement appuyer une révolution bourgeoise, et non prolétarienne, en Chine.

Le III^e congrès du PCC accepte cette ligne malgré l'opposition ouverte de Zhang Guotao, l'hostilité, à Moscou, de Peng Shuzhi (mais il ne peut rien faire), et l'hostilité rentrée de Chen Duxiu qui regrettera plus tard la plus grave erreur de sa vie, Tan Pingshan, responsable cantonais du PCC, Qiu Qiubo et Li Dazhao l'ayant approuvée, ce dernier initialement sceptique puis vite déçu. Mao Zedong remonte dans l'organisation à ce moment-là, en appuyant la nouvelle ligne contre la majorité initiale des communistes de Shanghai.

Une mission est envoyée par le Guomindang à Moscou, conduite par le général Jiang Jieshi (Chang Kai-Tchek), auparavant courtier à la bourse de Shanghai, que Sun Songshan a fait son chef militaire. Le Guomindang a en effet décidé de construire une armée, que l'URSS équiperait et surtout formerait. La réorganisation du Guomindang, pour en faire un « vrai parti », est opérée selon un plan discuté à Moscou avec Jiang Jieshi. Elle démarre le 25 octobre 1923 et aboutit à un congrès à Canton en janvier 1924. Les statuts de ce parti ressemblent étrangement à ceux d'un parti communiste ... déjà stalinisé !

En mai 1924 est formée l'académie militaire de Whampoa : Jiang Jieshi en est le chef militaire ... et Zhou Enlai, encore en France un an avant, le responsable politique. A tous les niveaux du Guomindang, les responsables communistes sont cooptés. Tan Pingshan, Zhang Guotao, Mao Zedong, Li Dazhao, Qiu Qiubo, sont ainsi absorbés par l'appareil du Guomindang, seuls Chen Duxiu et Cai Hesen, parmi le noyau dirigeant, restent en dehors.

La construction du Guomindang, explicitement en tant qu'aspirant parti de masse de la bourgeoisie chinoise, se fait donc par le haut avec une impulsion soviétique, je dis bien une impulsion, décisive. Est-ce là le projet que Sneevliet avait rêvé ? Probablement pas. Que des formes de front unique contre les impérialistes étrangers, et contre les seigneurs de la guerre et le gouvernement de Beijing, s'imposaient, avec le Guomindang mais aussi avec d'autres groupements existant en Chine, on peut l'accorder. Mais c'est tout autre chose qui se produit là. Le rêve de Sneevliet a été remplacé par le rêve de Staline et de Boukharine, cautionné au départ tant par Trotsky que par Zinoviev, et ce rêve n'est plus la révolution prolétarienne, à laquelle Sneevliet voulait faire servir l'entrisme dans le Guomindang. Ce rêve-là aurait, s'il s'était réalisé, abouti à un régime chinois comparable à la dictature de Mustapha Kemal en Turquie (et tel était bien aussi, sur ce point, le projet de Jiang Jieshi !), mais allié et même un peu dépendant, surtout au plan militaire, de l'URSS.

Il est important de bien situer le moment historique où s'effectue cette opération. Entre octobre 1923 et mai 1924, se produisent l'échec de l'Octobre allemand, la défaite bureaucratiquement organisée de l'Opposition de gauche dans le PC soviétique, la mort de Lénine. Bref, le Thermidor soviétique encadre complètement la mise en place du nouveau Guomindang. Le 21 octobre, l'avortement du plan

révolutionnaire allemand marque l'échec de la dernière tentative réellement révolutionnaire initiée par l'État soviétique. Quatre jours plus tard est mis en marche, par cet État, la construction d'un appareil qu'il ne contrôlera en fait pas, et qui écrasera la révolution chinoise ...

Mais ce sont les hommes qui font l'histoire : elle n'était donc pas écrite d'avance et ce premier communisme chinois, le véritable communisme chinois, enfermé dans une camisole de force, n'avait pas dit son dernier mot.

La tragédie de la révolution chinoise.

Les paramètres de l'équation.

Ce n'est pas une « révolution nationale » qui germait en Chine, mais bien un immense soulèvement paysan, dont la bourgeoisie naissante ne pouvait satisfaire les aspirations, mais que le prolétariat naissant pouvait unifier et polariser pour lui donner un aboutissement réel comme composante de la révolution socialiste mondiale.

Le rêve de Jiang Jieshi, complété ou non d'une sorte d'inféodation à l'URSS, d'unifier le pays et d'assurer sa souveraineté bourgeoise, devait fatalement se heurter à la paysannerie et au prolétariat, et, du coup, il ne parviendrait pas à réaliser son propre programme : Jiang saura écraser le prolétariat, mais ne pourra ni maîtriser les seigneurs de la guerre ou militaristes provinciaux, ni contrer l'entreprise de colonisation impérialiste du Japon.

Ce heurt entre bourgeoisie d'une part, paysannerie et prolétariat d'autre part, aurait eu lieu de toute façon. Mais le parti du prolétariat, intégré au Guomindang en raison de la pression exercée sur lui par l'État soviétique, dont les intérêts n'étaient déjà plus ceux du prolétariat international, s'est de ce fait placé dans l'incapacité d'assurer la victoire aux prolétaires et aux paysans dans le proche affrontement.

Ceci signifie, bien sûr, que la révolution à l'ordre du jour en Chine n'était pas plus « bourgeoise » que la révolution dans l'empire des tsars en 1917, mais prolétarienne. La faire passer pour bourgeoise, que ce soit ou non sous la forme sophistiquée de la théorie du « bloc des quatre classes » (bourgeoisie nationale, petite-bourgeoisie, paysannerie, prolétariat) que le Guomindang était censé être d'après Moscou, répétait, pour des intérêts d'État, la position des mencheviks et de la plupart des vieux-bolcheviks en février-mars 1917, celle-là même que Lénine avec les Thèses d'avril avait alors balayée.

Communisme chinois, le retour.

Le PCC début 1924 était sur une trajectoire qui pouvait plus vraisemblablement le conduire à une quasi disparition rapide, qu'à ce qui va pourtant se produire à partir de la fin de l'année. C'est qu'il va, partiellement, changer de trajectoire, sous l'effet, belle ironie de l'histoire, du mouvement communiste international, malgré son appareil et malgré Moscou, à savoir les étudiants chinois communistes de Moscou qui reviennent durant l'année, après s'être promis de ne pas adhérer au Guomindang et de redresser leur parti, dans la mesure où la « discipline internationale » le leur permettait. Le principal d'entre eux, **Peng Shuzhi**, nous a laissé un témoignage capital, sur cette réalité historique totalement occultée en Chine « populaire » depuis 1949.

Revenu à Shanghai, il fait son enquête dans le parti. Il va trouver Mao dans sa turne, qui lui a été présenté comme le cas extrême d'intégration au Guomindang, pour qui le PCC devient superflu : « *Un lit de trop, une maison de trop !* ». En fait, Mao est démoralisé et va repartir dans son village et chercher, lui dit-il, « *ce qu'il y a à faire du côté de la paysannerie* ». Il va voir le dirigeant Cai Hesen avec une certaine appréhension et découvre que les critiques qu'il adresse à l'intégration au Guomindang sont partagées par lui, et bientôt par Chen Duxiu. Un incident alarmant se produit : Qiu Qiubo, responsable de fraction des communistes membres de l'exécutif du Guomindang, demande par courrier que faire devant une offensive visant à

surveiller les communistes du Guomindang, contrôler leurs initiatives, leur interdire toute autonomie. Avant même de recevoir la réponse (favorable à un refus) des dirigeants du PCC, Qiu Qiubo a en fait tout accepté – sur consigne de Borodine qui leur passe par-dessus.

Avec l'aval de Chen et de Cai, se forme une sorte de commission ouvrière, composée de Li Lisan, Xiang Ying, ouvrier du textile, rescapé de la tuerie de février 1923, le vétéran du syndicalisme Li Qihan, et Peng Shuzhi, qui noue des contacts avec les animateurs de la « grève sauvage » des usines de cigarettes, et ouvre avec le jeune Liu Hua une école dans un quartier ouvrier, pour pouvoir inviter bientôt les adultes à des cours du soir où est posée la nécessité de l'organisation ouvrière. Le succès est foudroyant : en deux mois, ce sont 10 000 ouvriers et ouvrières qui se groupent dans ce nouveau syndicalisme de masse porté par le **Club ouvrier de Xiaoshadu**.

En même temps, la presse du parti prend à nouveau position de manière indépendante sur les questions politiques nationales, sur les conflits entre seigneurs de la guerre derrière lesquels se tiennent les puissances impérialistes rivales, et contre l'offensive de l'association des marchands de Canton, qui forment des milices anti-ouvrières de « volontaires » de type fasciste et menacent de renverser le Guomindang, tout en ayant de nombreuses complicités en son sein. Une forte mobilisation des syndicats et des communistes du Guangdong se déroule, exerçant une pression de plus en plus autonome sur la tête du Guomindang, dont les conditions ont été au moins facilitées par le changement d'orientation du PCC à partir de son centre de Shanghai.

A Beijing, un seigneur de la guerre que le PCC accuse d'être lié aux États-Unis (et qui ira bientôt séjourner en URSS ...), le « général chrétien » (évangéliste) Feng Yuxiang, proclame une « armée nationale », le Guominjun, et appelle à l'organisation d'une sorte de congrès national. Sun Songshan s'y rend, et rencontre les dirigeants shanghaiens du PCC sur sa route. Chen Duxiu lance alors le mot d'ordre de convention nationale, ou d'assemblée constituante, comme alternative tant envers le projet d'expédition du Nord du Guomindang (et de Jiang Jieshi et ses conseillers russes), qu'aux palinodies des généraux du Nord, qui ne veulent réunir qu'un congrès non élu et farci de militaires. Sun Songshan se rend à leur rencontre mais tombe malade et meurt, le 12 mars 1925, en laissant comme message politique : assemblée nationale et alliance Chine/URSS.

En s'étant enfin doté d'une orientation tournée vers la question du pouvoir à l'échelle nationale, avec la lutte pour une Convention nationale, et en ayant entrepris la construction indépendante d'un mouvement syndical de masse, à Shanghai mais bientôt à Canton et Hong-Kong également, où se rend Li Qihan, le PCC est à nouveau dans une forte dynamique ascendante, mais sans avoir brisé le cadre de l'intégration officielle au Guomindang, voulu avant tout par Moscou. Chen Duxiu, Cai Hesen et Peng Shuzhi sont allés au maximum de ce qui était possible dans la reconquête d'une certaine indépendance d'organisation dans ce cadre. Chen lance envers le Guomindang, ouvertement, le mot d'ordre : « *Nettoyons la maison* », ce qui est un défi à ses dirigeants mais tout en le reconnaissant comme « la maison ». Peng, dans un article important : « *Qui dirigera la révolution nationale en Chine ?* », répond : le prolétariat, tout en précisant que celui-ci, au pouvoir, s'en tiendra aux tâches dites « démocratiques bourgeoises ». Il a, en fait, abouti de lui-même à une position intermédiaire entre les formules de Lénine en 1905 et la révolution permanente remise en vigueur avant 1917 par Trotsky.

C'est sur cette orientation que se tient le IV^e congrès du parti, les 21-23 janvier 1925 à Shanghai, où 12 délégués, complétés des observateurs (et, de fait, participants) de la commission ouvrière, représentent presque 1000 militants. Des absents notables : Mao, qui s'est mis à l'écart et dont il est difficile alors de dire quelle est sa position politique, s'il en a une ; Qiu Qiubo qui est entièrement sur la ligne du Guomindang, mais qui est quand même réélu au comité central (CC) ; Liu Renjing, mal vu car il a abandonné ses tâches pour reprendre ses études. Les textes d'orientation adoptés sont sur la ligne de Chen et de Peng et sont depuis 1927 tenus sous le boisseau. Ils sont votés à l'unanimité, y compris par Zhou Enlai, le futur éternel numéro 2 de la Chine maoïste, alors commissaire politique des troupes du Guomindang, qui représente le

comité du parti du Guangdong. Pour la première fois une femme, Xiang Jingyu, participe au congrès, lequel affirme, sur un plan théorique que le vieux Peng juge dans ses mémoires bien insuffisant, la nécessité d'une organisation de masse autonome des femmes au même titre que pour les ouvriers, les paysans et les étudiants.

Le tournant partiel du IV^e congrès a été permis par la rencontre des jeunes de retour de Moscou et des « vieux » dirigeants basés à Shanghai, et non pas à Canton auprès du Guomindang, et il a été assuré par le début du tournant ouvrier mis en marche à Shanghai. C'est lui qui a fait du PCC un parti de masse véritable : 10 000 adhérents fin 1925, 60 000 en 1927 à la veille de la catastrophe. Mais comme le tournant aurait dû se produire au niveau de l'Internationale communiste, et pas d'un seul parti aussi vivant soit-il, il reste circonscrit par la ligne générale qui ne lui permettra pas d'éviter, nous le savons après coup, la catastrophe. Mais il contredit suffisamment toutes les histoires officielles pour rester l'un des points aveugles de celles-ci.

L'affirmation du prolétariat.

L'assassinat de l'ouvrier **Gu Zhengong**, militant du Club ouvrier de Xiaoshadu, le 15 mai 1925, produit des manifestations de protestation le 30 mai, sur lesquelles tire la police britannique de la concession. La grève générale répond à cette répression, avec comme revendications : droit de grève, droit syndical, interdiction des châtiments corporels dans les usines, expulsion des policiers étrangers. Le 30 mai au soir, une assemblée générale appelée par le Club ouvrier constitue le **Syndicat général de Shanghai**, animé par 5 communistes dont une femme, parmi lesquels Liu Hua, Li Lisan et Liu Shaoshi. Les adhérents au syndicat montent à 200 000.

Le « **mouvement du 30 mai** » est saisi dans le pays comme la réplique du mouvement du 4 mai 1919, mais une réplique qui place la classe ouvrière au centre du mouvement national. Et à Canton, la manifestation qui lui répond, le 19 juin, et une tentative de jonction avec des grévistes de Hong-Kong, voient à nouveau les forces britanniques tirer. S'ensuit la grève-boycott de Hong-Kong et du Guangdong, action d'unification nationale menée par la classe ouvrière, où apparaît ce qui ressemble le plus à un soviet chinois : le comité de grève représente 40 000 grévistes, il a ses groupes armés, ses cantines, ses écoles, ses dortoirs, et même ses prisons. La grève-boycott, suivie dans tout le pays, dure des mois ; le Syndicat général atteint bientôt le million d'adhérents dans le pays, dans une classe ouvrière de l'industrie et des transports qui ne fait guère que le double.

Le réalignement du Guomindang.

La mort de son chef charismatique et l'irruption de la classe ouvrière accélèrent la crise du Guomindang, mais n'en changeront pas la nature : au contraire, son caractère bourgeois va s'affirmer. Un héritier présomptif de Son, Liao Zhongkai, est assassiné le 20 août 1925 – les commanditaires soupçonnés, de la droite du parti, trouvent refuge ... en URSS. Les conseillers soviétiques appuient pleinement l'arrangement des chefs, adopté peu après : Wang Jingwei, qui passe pour socialisant, dirige le parti et l'État du Guangdong, mais de plus en plus la vraie force va au chef de l'armée, Jiang Jieshi.

Dans la nuit du 19 au 20 mars 1926, Jiang monte un incident armé contre les communistes et certains guomindanguistes « de gauche ». Wang Jingwei s'esquive pour un « voyage d'étude » en Europe. Les piquets et commandos du comité de grève sont razzés et détruits ; la grève-boycott va s'étioler, non pas tant par manque de combativité que par surprise et candeur devant une offensive dont les auteurs étaient présentés comme les révolutionnaires chinois, amis des travailleurs. Le 15 mai suivant, des conditions draconiennes sont imposées aux communistes dans le Guomindang : ils ne peuvent plus y recruter, doivent fournir leur liste, etc. Moscou fait silence et accepte tout.

Au contraire, la direction shanghaienne du PCC se prononce pour que la coopération avec le Guomindang se fasse « *du dehors* » dorénavant, donc pour la sortie, censée toutefois ne pas être la rupture, et pour rechercher désormais l'armement systématique des ouvriers et des paysans – une position que Chen

défendait, en interne, depuis fin 1925. Toute la pression de la Comintern, de Moscou, des conseillers militaires, est mise pour que cette orientation ne soit pas mise en pratique, et elle ne le sera pas. Contre l'armement populaire, des télégrammes seront envoyés pour que les armes soient enterrées, à la veille du massacre de Shanghai en avril prochain. La vérité sur Jiang Jieshi, jusqu'au bout, sera dite dans la presse du parti à Shanghai, par Peng Shuzhi, mais cela ne changera pas le cours général des événements, la grande tromperie des ouvriers et des paysans. La position de Peng à Shanghai s'est d'ailleurs affaiblie progressivement : la tuberculose, contractée en Russie, le met en retrait, puis un conflit l'oppose à Cai Hesen car il a eu une liaison avec sa compagne, cependant que Qiu Qiubo et Zhang Guotao se retournent contre lui.

Sans doute une autre raison, importante, du recul qui se produit alors dans l'affirmation de son indépendance par le PCC, envers le Guomindang et donc envers Moscou, est la pression croissante exercée par le fait qu'il est à présent certain que l'expédition du Nord aura lieu. On se rappelle que l'année précédente, par le mot d'ordre de convention nationale (assemblée constituante) et l'appel à l'organisation et à la mobilisation des plus larges masses, Chen Duxiu voulait aussi s'opposer à ce projet, bourgeois et militariste, disant vouloir unifier la Chine. Son instrument est l'armée de Jiang qu'ont formée les conseillers soviétiques. S'impose alors l'idée générale que la révolution va se faire, sous cette forme, en tout cas que c'est dans ce cadre que se produiront les clarifications nécessaires, et dans la langue courante l'expédition du Nord s'appelle « Révolution ».

Effectivement : l'imminence de l'expédition sert de prétexte à l'interdiction des grèves et à l'instauration de l'arbitrage obligatoire dans les entreprises du Guangdong. Conseillers soviétiques, Comintern, PC local et, à leur suite, les dirigeants syndicaux locaux approuvent. Première défaite ...

L'expédition du Nord.

L'expédition du Nord, la *Beifa*, se met en branle le 7 juillet 1926. Dans les deux mois qui suivent, l'intérieur de la Chine du Sud est conquis : Hunan, Jiangsi, Hubei. Alors que la guerre a servi à mettre la classe ouvrière sous cloche au Guangdong, elle produit une marée paysanne dans ces provinces, qui porte littéralement les troupes du Guomindang en avant. Jiang se met à retenir ses troupes et à freiner le mouvement.

L'explosion paysanne le terrorise et terrorise beaucoup de monde. C'est un peu plus tard, début 1927, que Mao Zedong, revenu l'année précédente à Canton où il soutient Wang Jingwei dans le Guomindang, va séjourner au Hunan parmi les ligues paysannes puis rend compte de cette expérience dans un article enthousiaste, qui présente les paysans pauvres comme la grande force révolutionnaire de la Chine et approuve leurs méthodes, y compris la phase de terreur physique qui suit leur victoire. Cet article est publié en URSS et largement traduit en français par Victor Serge, alors trotskyste, qui en fait l'éloge à l'encontre de la politique du Comintern. Dans la mythologie maoïste, il annoncerait la suite de l'histoire, ce qui est une reconstruction faite après coup. Dans la biographie à charge très précise de Jung Chang et Jon Halliday, il manifesterait le sadisme de son auteur lorsqu'il approuve les violences paysannes. C'est possible, mais les auteurs « oublient » de dire que le sadisme de la répression qui viendra bientôt, avec ses alignements de paysans éviscérés, sera pire. Son principal auteur, le général Tang Shengshi, est l'un des premiers seigneurs de la guerre qui rallie Jiang (et pas le dernier). Il sera gardé et honoré comme « personnalité démocratique », des années plus tard en RPC ...

L'essentiel de cette répression anti-paysanne, toutefois, ne pourra se déchaîner que quelques mois plus tard. En septembre 1926 réapparaît, au Nord, Feng Yungsiang, qui soutient Jiang contre le principal chef militaire du Nord, toujours Wu Peifu. Jiang ne se presse pas d'investir les villes industrielles du bas Yangzi, car le vrai problème est ici l'existence d'un communisme et d'un syndicalisme beaucoup moins soumis qu'au Guangdong. Hankéou, l'une des trois composantes de ce qu'est aujourd'hui Wuhan, est prise le 17 février 1927, mais après que la grève générale ait contraint l'impérialisme britannique à un recul sans précédent : l'évacuation de la concession.

Quelques jours plus tard, il semble que Jiang peut prendre Shanghai. L'Union générale du travail, sur décision du PCC de la ville, lance une grève générale. Des centaines de militants sont abattus ou décapités par la soldatesque dans les rues, pendant que Jiang fait attendre ses soldats (un peu comme les généraux de Staline devant Varsovie en 1944 !). Le 21 mars grève générale plus massive encore et insurrection reprennent, et forcent l'entrée des troupes nationalistes, le régiment de Xue Hue, favorable aux insurgés, ayant été appelé et entraîné par les grévistes. A peine dans la place, Jiang entre en relation avec ses vieilles connaissances : le capital financier avec les banquiers, le capital étranger avec la police des concessions, et, décisif, la pègre avec la « Bande verte » de Huang le Grêlé (sic).

Le 24 mars, l'armée nationaliste est entrée à Nankin, et a réprimé - y compris dans ses propres rangs - les « pillards » qui avaient le jour même pris d'assaut les concessions occidentales. A Shanghai, le coup de force se prépare pratiquement au grand jour – et Peng Shuzhi le dit dans la presse du parti, mais il a quitté Shanghai pour Nankin fin mars, puis Wuhan début avril après avoir préféré ne pas ordonner à des troupes hésitantes de Nankin, d'attaquer Jiang. Le coup de ce dernier n'aurait jamais réussi sans les mensonges systématiques de Moscou et de la Comintern, plus ou moins mollement relayés par Chen Duxiu et le PCC. Le régiment de Xue Hue est exfiltré avant les événements : ses officiers étaient allés voir les conseillers soviétiques pour leur demander que faire, et ils leur ont dit de partir.

Le lendemain, dans **la nuit du 12 au 13 avril**, commence le carnage, immortalisé au plan littéraire par le plus « trotskyste » et le plus puissant des romans d'André Malraux, qui n'y était pas, **La condition humaine**, où le personnage de Kyo a probablement été inspiré par Chen Duxiu, mais qui évoque aussi, quand on connaît mieux l'histoire, Peng Shuzhi (et certainement pas Qiu Qiubo ou Zhou Enlai comme cela a pu être raconté). Ce sont les bandes, de type fasciste, de Huang le Grêlé, qui raflent par milliers les militants et les jettent dans les chaudières des locomotives. La manifestation de protestation le lendemain est accueillie à la mitraille. La mobilisation est moins massive que lors du 21 mars, car les larges masses ne sont pas vaincues seulement par la violence, mais aussi par la tromperie et par le sentiment de s'être fait voler leur victoire. La répression durera des mois. Les dirigeants qui ont pu s'échapper vont sur Wuhan, où Wang Jingxai, rival de Jiang, revenu d'Europe, a pris ses quartiers.

Durant les mêmes journées, le 6 avril, à Beijing, les hommes de Zhang Zuolin, théoriquement encore ennemi de Jiang avec lequel il est sans doute en contact secret, s'emparent de l'ambassade soviétique où 35 militants communistes, dont Li Dazhao, s'étaient réfugiés. Ils seront étranglés le 28 avril.

L'épilogue à Wuhan.

L'incroyable palinodie consistant à peindre en rouge ce qui s'est avéré, assez largement, une sorte de « *fascisme oriental* » qui a vaincu Shanghai, alors que, comme l'avait écrit Peng en 1925, « *Shanghai, c'est Petrograd* », va se poursuivre au-delà de l'incroyable. Les émissaires de la Comintern, dont Jacques Doriot, M.N. Roy et Earl Browder, sur place, y participent. La défaite à Shanghai n'est reconnue que le 21 avril, par Staline en personne, qui l'explique par la « *trahison* » de Jiang : la ligne était juste, et elle va continuer avec le Guomindang dit de gauche de Wang Jingwei, qui a exclu Jiang, et qui est basé à Wuhan.

Tout en faisant croire et en se faisant croire qu'ils reprenaient ainsi l'offensive révolutionnaire, les dirigeants du PCC, qui apparaissent ici comme les morceaux malmenés d'un navire à moitié coulé, ont en fait joué un rôle peut-être encore plus trompeur, et donc contre-révolutionnaire, à Wuhan qu'à Shanghai : ils entrent dans le gouvernement et lui fournissent les ministres de l'Agriculture, Tan Pingshan, et du Travail, Xu Chuoren. Le premier cherche à modérer le mouvement paysan en attendant l'arrivée des troupes, le second est le ministre de l'arbitrage obligatoire.

Le V° congrès du PCC s'est tenu à Wuhan, fin avril, avec 80 délégués, élus par les presque 60 000 militants d'avant la catastrophe. C'est le dernier présidé par Chen Duxiu, qui apparaît alors comme une figure hiératique ballottée par les vents. Peng Shuzhi est écarté de la direction. Mao Zedong, qui est réintégré au CC mais comme suppléant, l'aurait quitté avant la fin, en mauvaise santé – certains auteurs soulignent ses

bonnes relations avec Wang Jingwei, qui pouvaient le faire hésiter. Le Bureau politique est formé de ceux qui sont désormais les briscards du parti : Chen Duxiu, Qiu Qiubo, Tan Pingshan (qui va le quitter après la chute de Wuhan pour former un « tiers parti » entre PCC et Guomindang, sans avenir), Li Lisan, Zhou Enlai, Zhang Guotao, Cai Hesen. C'est un parti sonné, et otage.

Le pouvoir de Wang Jingwei relève de l'équilibrisme. Le 17 mai, les menaces de généraux pro-Jiang le contraignent à armer ou à laisser s'armer les milices syndicales, liées au PCC, de Wuhan. Mais le 21 mai, à Changsha, une partie de ses propres forces armées ouvrent le feu sur les ouvriers et les syndicalistes – Liu Shaoshi fait partie des rescapés. Les milices paysannes commencent à marcher sur la ville ... et c'est le ministre communiste de l'Agriculture Tan Pingshan qui vient les en dissuader !

Cette dernière palinodie prend fin en juin 1927. Feng Yungsiang, que Wei Jinsheng espérait avoir comme allié contre Jiang, se rapproche au contraire de celui-ci - juste auparavant, une académie militaire de type Whampoa avait pourtant été installée auprès de lui, avec Liu Zhidan et Deng Xiaoping. Les arguments du « général chrétien », qui passera à nouveau pour pro-communiste au moment de sa mort dans un curieux accident d'avion en mer Noire en 1948, ne manquent pas de saveur : « ... *l'oppression des propriétaires d'usines par les travailleurs, des propriétaires fonciers par les paysans* », est une oppression que « *le peuple* » veut supprimer ! (lettre au gouvernement de Wuhan, juin 1927). Sentant le vent du boulet, Wei accepte la réunification du Guomindang et proscrit à son tour les communistes.

La répression contre eux commence plusieurs semaines avant leur démission du gouvernement, le 13 juillet – démission faite au nom des « *principes du Guomindang* » ! Dans les jours qui suivent, les locaux syndicaux dans la triple ville de Wuhan sont occupés par l'armée dans laquelle les soldats communistes sont fusillés. Le 27 juillet, le groupe de membres du CC présents, Chen Duxiu, Qiu Qiubo, Li Lisan, Zhang Guotao et Mao Zedong, s'enfuit. Quelques jours auparavant, Chen avait démissionné du comité central en dénonçant une « politique impossible ». Tous les grands chefs à plumes que Moscou leur a dit de suivre un jour ou l'autre ont tous fini tous ensemble par les massacrer.

La grève héroïque du syndicat des tireurs de pousse-pousses de Wuhan, qui ont pris d'assaut un commissariat le 30 juillet, dernier acte de cette triste séquence qui montrait encore ce que pouvait le prolétariat, se déroule sans eux. La loi martiale permet de tuer les tireurs de pousse-pousses ...

La **césure** est là : la répression de l'année 1927 a fait dans les 600 000 victimes, et sa combinaison avec la tromperie et la confusion en fait une défaite historique, d'ampleur mondiale, qui conditionne la suite de l'histoire.

La portée de la défaite de 1927.

La vraie césure de l'histoire contemporaine de la Chine.

Dans l'histoire officielle chinoise et dans les manuels, la césure clef est toujours celle de 1949. Et pour Xi Jinping, 1949 est le point de départ du grand retour de la Chine, ayant créé les conditions de sa puissance capitaliste actuelle. Pourtant, c'est entre 1919 et 1927 que l'auto-organisation, l'auto-détermination, l'auto-élaboration, par en bas, de millions d'hommes et de femmes, est allée le plus loin en Chine. C'est cela qui est fauché dans cette terrible année 1927, qui se concentre dans la terrible nuit du 12 au 13 avril. La Chine n'a eu ensuite que des dictateurs.

A cet égard, 1949 n'est une césure que par l'avènement du plus puissant d'entre eux. L'intervention des masses est d'abord interdite par Jiang, puis, et ce fut sans doute quelque chose de pire au final, manipulée, encadrée, rendue mécanique par Mao, qui a inventé les mouvements de masse sur ordre d'en haut.

La défaite de 1927 est une défaite ouvrière et paysanne, prolétarienne, une défaite aussi de la jeunesse au sens que ce terme avait pour les Chen Duxiu, les Li Dazhao, les Hu Shi et les Lu Xun aussi. Le niveau

d'organisation, de mobilisation spontanée, le syndicalisme indépendant, n'auront jamais jusqu'à aujourd'hui d'équivalent en Chine que ce qui se produisit avant 1927. Grèves, luttes paysannes, luttes de quartiers, sont aujourd'hui bien présentes, et cela depuis deux ou trois décennies, mais auparavant c'était l'écrasement, ou l'encadrement, ou les deux, qui prévalaient, et c'est au fond le niveau d'activité des années 25-27 du siècle dernier, que tendent à retrouver le peuple chinois et les nationalités opprimées par l'État chinois. Les dates du pouvoir, en dehors de celle, congelée, du 4 mai 1919 (à Beijing mais aussi à Taïpei), sont celles de l'avènement des tyrans « communistes » depuis la proclamation de la RPC le 3 octobre 1949. Mais l'insurrection de la jeunesse place Tien An Men en 1989, comme déjà avaient eu tendance à le faire certains mouvements sous l'étiquette des « gardes rouges » (Shanghai, 1967), s'inscrit, elle, dans une autre histoire, celle de la révolution d'en bas, avec le 5 mai 1919 de la jeunesse et le 30 mai 1925 des ouvriers.

La Chine porte dans ses flancs la grande protestation de la jeunesse, de la place Tien An Men en 1919 à la place Tien An Men en 1989, combinée à l'immense peuple paysan, et à Shanghai qui fut le Petrograd de l'Asie. C'est là l'histoire du vrai communisme chinois, que les Xi Jinping craignent plus que tout, ce en quoi le capitalisme et l'ordre étatique mondiaux sont pleinement avec eux.

La révolution chinoise de demain aura quatre points fondamentaux qui reprendront et amplifieront ce qui s'était affirmé entre le 4 mai 1919 et le 13 avril 1927. Une classe ouvrière moderne et nombreuse apte à s'emparer du contrôle de la production. Une grande paysannerie confrontée, comme sa sœur indienne, aux questions de la nourriture, de la santé, du sol et de l'environnement que le capital en Chine comme ailleurs et peut-être plus encore détruit. Une jeunesse voulant un avenir avec la liberté et la beauté, fer de lance et foyer de fusion de toutes ces nécessités et aspirations. Et une participation centrale à l'avenir de l'humanité, en commun avec elle. Ainsi sera renoué le fil du communisme chinois des origines, le seul digne de porter ce nom.

1927 dans l'histoire mondiale.

Beaucoup plus sanglante qu'elle, la défaite chinoise de 1927 est la seconde grande défaite prolétarienne de la décennie 1920, après l'avortement de l'Octobre allemand en 1923. Celui-ci avait créé les conditions de la prise d'autonomie totale de la bureaucratie au pouvoir en URSS. Et c'est cette dernière qui a créé les conditions de la défaite chinoise. Il serait erroné d'y voir un plan initialement délibéré. C'est de manière plus ou moins « organique » que la bureaucratie russe, dans un gloubi-boulga théorique, pratique, et militaro-diplomatique, a tout misé sur le Guomindang et tout perdu, en faisant perdre beaucoup plus gravement ouvriers, paysans et jeunes. Dans cette défaite, la bureaucratie elle-même allait tourner vers un cour « ultra-gauchiste » qui couvrit et permit la « collectivisation », lancement de l'accumulation du capital en URSS.

La défaite chinoise est donc un maillon clef dans l'histoire de l'affirmation du stalinisme, à la fois conséquence et cause accélératrice de celui-ci. D'une certaine façon, elle découle donc de l'échec de l'Octobre allemand, et du Thermidor soviétique dont nous avons vu qu'il correspond étroitement au lancement du « nouveau Guomindang ». Mais il n'y avait nulle fatalité : la manière dont malgré tout le PCC est devenu en 1925-1927 le parti de la classe ouvrière chinoise, fauché avec elle, le montre.

A l'échelle du XX^e siècle, non seulement Hitler et Staline et donc la seconde guerre mondiale et l'ordre « bipolaire » qui en est sorti jusqu'en 1989, sont largement issus de l'avortement de la révolution prolétarienne en Allemagne en 1923, mais Jiang puis surtout Mao et la place particulière de la Chine, y compris après 1989, sont sortis de la combinaison de 1923 et de l'écrasement de la révolution prolétarienne en Chine en 1927.

Le débat russe sur la Chine.

Plus que Staline, c'est Boukharine (et, significativement, un ex-menchevik fort droitier rallié au PCUS en 1923, Martynov), qui a élaboré la justification théorique de la politique pro-Guomindang de la Comintern. Il enveloppe la nouvelle théorie, stalinienne, du « socialisme dans un seul pays », dans un cadre «

internationaliste » révisé. A l'échelle mondiale en effet, explique-t-il, les masses paysannes dominant encore ; la révolution mondiale, au-delà du seul cadre occidental, suppose donc une alliance de classe analogue à ce que l'URSS invente dans le cadre de la NEP. C'est donc dans ce cadre mondial que la construction du socialisme, mais « *à pas de tortue* », est réellement possible en URSS, étant entendu que sa victoire sera, elle, « *mondiale* ». Et c'est en Chine que cette orientation s'épanouit. Jiang Jieshi, ce courtier militariste de la bourse de Shanghai, fut même présenté comme « membre honoraire » de l'Exécutif de l'Internationale communiste : l'alliance « ouvriers-paysans » avait bon dos !

Mais le cloisonnement était tel que c'est bien tardivement que l'opposition de gauche, Trotsky et Zinoviev, fut vraiment alertée sur ce qui se passait en Chine. L'alerte vint de Karl Radek, qui avait affirmé à Chen au IV^e congrès de la Comintern que les soviets, ça n'était pas pour la Chine. Recteur de l'université Sun-Yat-Sen de Moscou, et, à ce moment-là, opposant à Staline et peut-être plus encore à Boukharine, il met en place sa propre filière de renseignement. Zinoviev et Trotsky attaquent au Bureau politique ... le 14 avril. Trop tard pour changer le cours des événements en Chine. Mais cette campagne de l'Opposition sur la « question chinoise » fut pour elle le moyen de se ressouder et de secouer sérieusement l'appareil dans diverses instances, tout en publiant clandestinement ses analyses – qui parviennent, à l'automne, aux quelques 800 étudiants chinois qui ont été envoyés en URSS par le PCC précisément à l'été 1927, sans doute pour sauver la vie et la liberté de beaucoup d'entre eux.

L'échec de la révolution chinoise, après l'échec de la révolution allemande, nourrit dans les couches les plus militantes subsistant dans le parti, dans la jeunesse universitaire, le sentiment que l'URSS est isolée à cause d'eux, et fait aller à l'Opposition quelques-uns de ces éléments : son caractère internationaliste se renforce donc et elle se fédère à nouveau autour d'une « déclaration de 83 vieux-bolcheviks » faite en son nom. Staline va passer à l'offensive policière généralisée à ce moment-là. 1927 est aussi l'année de l'exclusion de Trotsky du PC soviétique.

Mais expliquer les défaites ne permet pas de reconstruire un courant révolutionnaire de masse, mais seulement de sélectionner des militants.

La révolution permanente.

La notion de révolution permanente vient de Marx, dans la période des révolutions de 1848. L'idée est que les forces prolétariennes doivent déborder et prendre le relais des forces bourgeoises sans attendre la stabilisation de régimes démocratiques et capitalistes, d'autant que les bourgeois capitulent de plus en plus devant les institutions d'ancien régime et tendent à s'agréger les anciennes classes dominantes au lieu de les dissoudre comme classes façon 1789.

Le jeune Trotsky, juste avant, pendant et après la révolution de 1905, reprend cette idée en affirmant que la révolution en Russie, motivée initialement surtout par des questions « pré-capitalistes » (unification du marché national, réforme agraire, égalité et garantie des droits, liberté politique, démocratie représentative, droits des nationalités, relations églises-État, statut des femmes ...), portera le prolétariat au pouvoir, et que celui-ci s'engagera inévitablement dans la voie des mesures anticapitalistes, tout en opérant sa jonction avec les révolutions prolétariennes dans les pays capitalistes pleinement développés.

Plutôt que de « permanence » de la révolution, terme qui suggère involontairement l'idée un peu simpliste de « faire la révolution sans arrêt » (ce qui sera utilisé par ses adversaires), il faudrait parler de continuité, de chevauchement, de transcroissance, consistant à ne pas s'en tenir aux mesures démocratiques et « bourgeoises », ce qui, précisons-le, ne voulait pas dire qu'à peine réalisés les droits démocratiques seraient supprimés, mais bien au contraire qu'ils devaient trouver leur pleine réalisation grâce à ce dépassement ...

Les événements ont pleinement confirmé cette conception de la révolution à venir dans l'empire russe, car en 1917 le passage de la révolution de Février à la révolution d'Octobre peut être tenu pour l'illustration exemplaire du processus qu'envisageait Trotsky – dont les polémiques avec Lénine avant 1917 ne portaient

pas sur la « révolution permanente ». Les trotskystes par la suite, et sur le coup les « vieux-bolcheviks » (Kamenev, Staline ...) sous la forme d'une accusation, ont tenu les Thèses d'avril de Lénine pour un ralliement à la « révolution permanente ». Mais ceci n'a rien eu d'explicite. Lénine ne se rallie pas à Trotsky, il épouse la réalité, et si quelqu'un paraît alors se rallier, c'est Trotsky qui rejoint le parti bolchevik en pleine transformation.

Par la suite, dans les années de guerre civile et de consolidation du nouveau pouvoir sous une forme bureaucratique, la « théorie de la révolution permanente » n'est guère évoquée. C'est un fait historique important – et humainement compréhensible – que les bolcheviks n'ont tiré que très partiellement les leçons conscientes de ce qu'ils ont fait, et osé faire, en 1917. Ont été retenus le fait qu'il faut des soviets, et un parti, pour opérer une prise du pouvoir de forme insurrectionnelle et armée. Tant la permanence de la révolution, que la place centrale des mots d'ordre démocratiques, et la politique de front unique qui a permis à la majorité du prolétariat de s'identifier aux bolcheviks, du putsch de Kornilov à Brest-Litovsk, n'ont pas été assimilés et encore moins érigés en exemple de la stratégie et de la tactique des Partis communistes.

Fait peu connu et qui mérite de l'être, les communistes indépendantistes ukrainiens, dans l'opposition au régime bureaucratique et tendanciellement grand-russe depuis le début, sont les seuls dans l'Internationale communiste, en 1920, à se réclamer explicitement de la « révolution permanente ». Trotsky évite d'en parler.

C'est donc la « question chinoise » qui, de manière tardive alors que bureaucratisation et stalinisation étaient bien avancées, fait revenir au premier plan la révolution permanente comme conception de la révolution. L'ampleur des obstacles subjectifs et organisationnels a été considérable, puisque lorsqu'en 1927 l'Opposition unifiée en URSS décide de passer à l'attaque à propos de la Chine, Radek et Zinoviev posent comme condition que l'on n'en parlera pas (alors que depuis 1924 des âneries sur la « révolution permanente » sont propagées par le pouvoir), ce que Trotsky accepte. Pourtant, quand Zinoviev lui-même écrit dans son rapport du 14 avril que « *L'histoire a montré que toute révolution démocratique bourgeoise, si elle ne se transforme pas en révolution socialiste, s'engage inévitablement dans la voie de la réaction bourgeoise* », c'est bien d'elle qu'il est question !

C'est après la capitulation de Zinoviev devant Staline (fin 1927) et alors que se préparait la rupture de Radek avec l'Opposition et son ralliement au régime (1929), que Trotsky ré-explicite à fond la théorie de la révolution permanente, dont les deux pierres de touche sont la Russie et la Chine, et qui est en quelque sorte instituée en acquis politique central du « trotskysme » en tant que courant révolutionnaire continuant le bolchevisme contre la bureaucratie stalinienne.

Plutôt que d'un démarrage de revendications « socialistes » (appropriation collective des moyens de production) par derrière puis par-dessus les revendications « démocratiques » (élections libres, renversement du pouvoir autocratique ou dictatorial, etc.), l'esprit de cette théorie est la fusion étroite des unes et des autres, formant un tout. Autrement dit, comme l'avait précocement vu aussi Rosa Luxemburg (malgré son blocage sur les questions nationales), si la bourgeoisie cesse d'être « démocratique », le prolétariat l'est pleinement, sans aucune contradiction, bien au contraire, avec son orientation collectiviste.

Cette liaison est particulièrement bien exprimée, chez Trotsky, par le lien qu'il établit, précisément à propos de la Chine, entre le mot d'ordre d'assemblée constituante et la formation de soviets : le combat pour l'institution censée être le couronnement de la « révolution bourgeoise » est celui-là même pour lequel, dans lequel et par lequel le prolétariat constitue ses organes de pouvoir (voir notamment *La Question chinoise après le VI^e congrès de la Comintern*, 4 octobre 1928, et ses nombreuses interventions sur la constituante dans ses lettres aux trotskystes chinois en 1929-1931).

Il reste que, chez Trotsky et plus encore chez ses partisans, la classification formelle des revendications en « démocratiques » d'un côté et « socialistes » de l'autre est restée, héritage d'un passé prégnant durant lequel le prolétariat avait d'abord paru soutenir la bourgeoisie libérale puis avait dû conquérir son indépendance contre elle. Le dogme, inventé en 1918, selon lequel suffrage universel et assemblée constituante seraient, par essence, des formes « bourgeoises », est resté une entrave.

En fait, à l'époque de « *l'impérialisme, réaction sur toute la ligne* » (Lénine), les exigences démocratiques sont prolétariennes et nullement bourgeoises, et les « révolutions démocratiques », telles que les « révolutions arabes » depuis 2011 et tous les soulèvements actuels dans le monde, ont un contenu social prolétarien et sont portées par le prolétariat.

Cette coupure dogmatique entre ce qui serait démocratique – et donc bourgeois ! – et ce qui serait « ouvrier » (et dictatorial !), reflète aussi l'influence du stalinisme à travers le maintien de la vision de l'URSS comme « État ouvrier » au-delà de 1929 (la soi-disant collectivisation et la prétendue planification étant prises pour une entreprise socialiste déformée, alors qu'il s'agit de la généralisation du salariat producteur de plus-value, sous l'ombre du travail forcé). Car en fait, les revendications à la fois démocratiques et collectivistes de la « révolution permanente », si on les met sur le même plan social, prolétarien, sans les hiérarchiser, sont également dirigées contre le pouvoir de la bureaucratie stalinienne et stalino-maoïste.

La révolution permanente n'a donc pas été pleinement généralisée au monde entier et comprise comme mettant sur le même plan prolétarien les revendications démocratiques aussi bien que collectivistes. Cette limitation s'explique assez facilement par toute l'histoire du mouvement ouvrier, renforcée par la pression du modèle bureaucratique russe dans lequel les libertés démocratiques n'ont pas fait long feu.

Elle explique en partie, mais en partie seulement car s'ajoute la pression du stalinisme renforcée après 1945, que bien des courants se réclamant du trotskysme aient pu relativiser ou perdre de vue ce qui était absolument au centre de la théorie de la révolution permanente à travers l'exemple paradigmatique de la Chine : la démocratie ne pouvait et ne peut être en Chine réalisée que par l'auto-organisation du prolétariat unissant la paysannerie, et en aucun cas par la bourgeoisie, certes, mais plus précisément par le Guomindang et par quelque caste militaire que ce soit.

Or, l'histoire du maoïsme, par les vraies questions qu'elle pose, a conduit, ainsi que les conquêtes militaires de l'URSS, Tito, le Vietnam, Cuba (mais la Chine reste ici le plus « gros » cas), à s'imaginer que la théorie de la révolution permanente pouvait expliquer que des castes militaires non prolétariennes ou issues très indirectement du prolétariat, font tout de même la révolution à leur manière, par une sorte d'effet magique dans lequel interviennent les « conditions objectives » censées tout emporter, et le fluide magique du caractère « ouvrier » malgré tout des régimes formatés par le stalinisme. Cette conception-là fait bon marché de la totalité des revendications démocratiques, et confond l'étatisation avec la vraie collectivisation ou socialisation des moyens de production.

Elle est contradictoire, antagonique, à l'esprit réel de la théorie trotskyste de la révolution permanente, et nous force à expliciter complètement celle-ci comme une conception mondiale, nullement réservée aux « pays coloniaux et semi-coloniaux », dans laquelle contenu social prolétarien visant à l'appropriation collective de la production, et contenu démocratique, sont une seule et même chose, la démocratie étant donc la pierre de touche du caractère socialiste de la révolution. Il nous faut aussi bien entendu examiner la suite de l'histoire chinoise après la cassure de la terrible nuit du 13 au 14 avril à Shanghai et sa consommation à Wuhan.

Où la lutte armée finit d'entériner la défaite

Les légendes de l'automne-hiver 1927.

Le vocabulaire maoïste officiel essaiera de gommer la césure de 1927 en distinguant trois « guerres civiles révolutionnaires » : celle du Guomindang et du PCC alliés contre les seigneurs de la guerre, c'est-à-dire l'expédition du Nord jusqu'au coup de Shanghai puis à celui de Wuhan ; celle qui est censée avoir commencé, par une reconstruction mythique faite après coup, à la soi-disant naissance de l'Armée Populaire de Libération le 1^{er} août 1927 et s'être poursuivie jusqu'à la seconde alliance avec le Guomindang en 1937 ; et celle de 1946-1949. La réalité ne correspond pas à ce découpage. La défaite de 1927 fut, pour commencer, aggravée par une nouvelle orientation tournée vers la lutte armée, et qui relève plus généralement du passage, dans la Comintern, de la ligne « droitière » de Staline-Boukharine à la ligne « gauchiste » des années 1928-1933, aboutissant à la victoire de Hitler en Allemagne.

Ce tournant s'est notamment préparé en Chine et à propos de la Chine. Le coup de Jiang à Shanghai a été suivi de la rupture des relations diplomatiques par Londres avec l'URSS, en mai. Staline, en outre inquiet de la campagne de l'Opposition de gauche, envoie en Chine de nouveaux émissaires, pendant que Borodine, désabusé, a quitté Wuhan pour rentrer en URSS par l'intérieur. Vasso Lominadzé et Heinz Neumann sont incontestablement des « staliniens », cru 1927. Ce sont aussi des organisateurs énergiques et sincèrement révolutionnaires, venus pour provoquer un « sursaut » sous la forme de soulèvements armés. Tous deux, dans les années trente, seront opposants à Staline, qu'ils connaissaient bien, et finiront liquidés par lui.

Lominadzé et une partie du CC du PCC montent, le 1^{er} août 1927, un coup militaire à **Nanchang**, capitale du Jiangsi, à la faveur de la présence des deux seules armées du Guomindang dont des communistes avaient pris et gardé le commandement, sous les généraux Ho Long et Ye Ting, et avec l'aide du chef de la police Guomindang de Nanchang, Zhu De. L'opération a été montée en dehors de toute consigne ou message de la Comintern ou du PCC, mais nul doute que Moscou attendait une initiative de ce type. Il s'agit, après les « trahisons » de Canton et de Wuhan, de monter un nouveau « centre révolutionnaire », se réclamant toujours du Guomindang. Fait dorénavant caractéristique, la population est passive, et la contre-attaque « loyaliste », si l'on peut dire, produit en quelques jours le départ de la troupe insurgée vers le Sud, direction sans doute dictée par le souhait des soldats de rentrer chez eux. Beaucoup de futurs cadres de Mao ont été regroupés dans cette aventure, comme Zhou Enlai et Lin Biao, mais il manque ... Mao.

Le 7 août, V. Lominadzé a convoqué en urgence une réunion du CC à Kiukai, petite ville de la même région dont le régiment était encore fiable pour les « rouges ». Cette réunion est un coup d'État verticaliste pour le PCC : elle désigne une direction nouvelle, remplace Chen Duxiu (absent) par **Qu Qiubo**, et rejette sur Chen Duxiu toutes les erreurs « *opportunistes de droite* » de la période antérieure. Chen en a, il est vrai, tout en résistant, avalisé l'essentiel, mais de la sorte est reconnu le fait, impossible à nier encore, qu'il était mortel de s'aligner en petits soldats de Jiang puis de Wang, et il est affirmé que la grande URSS et la Comintern n'y sont pour rien ! Chen est alors présenté, lui qui avait attisé la flamme anti-mandarinale et anti-confucéenne de la jeunesse chinoise, comme un vieux mandarin ! Profondément blessé, il se retire pour deux années dans un silence reclus.

Ceci fait, la nouvelle direction non élue proclame que « *la préparation d'insurrections paysannes systématiques, planifiées, organisées sur une échelle aussi large que possible est une des tâches essentielles du Parti.* »

Ce sera l'« **insurrection de la moisson d'automne** », à laquelle s'agrège l'équipée des troupes de Ho Long et Ye Ting. Sauf pour Liu Zhidan et Gao Gang, elle concerne uniquement les provinces de Chine du Sud qu'avaient marquées les soulèvements paysans du printemps précédent, à présent battus et terminés, mais qui ont laissé de nombreux groupes de combattants et villages en état de semi-sécession. Il n'y eut pas d'insurrections paysannes, mais plusieurs « coups » locaux peu ou pas soutenus par la population, entraînant l'installation de guérillas durables dans des zones reculées, ce qui n'était pas du tout le but recherché. Plusieurs foyers de guérillas prirent forme, d'importance inégale.

Liu Zhidan et Gao Gang, qui fuient Feng Yuxian peu après avoir été mis à son service, sont à l'initiative de la seule guérilla communiste située en Chine du Nord. Le passif avec une paysannerie locale qui avait, en outre, moins de traditions récentes de lutte, était moins lourd, et Liu Zhidan était lié à la société secrète « des aînés et des anciens ». En avril 1928, une zone « libérée », très reculée, était sur ces bases effectivement mise en place, avec des forces initiales de quelques centaines d'hommes, dans le Yen'an.

Un communiste récent, Xu Haidong, organise un petit groupe de paysans ruinés et de potiers qui drainent d'autres groupes de semi-bandits, et forment une zone « libérée » au Nord de Wuhan, sur la frontière du Henan, du Hubei et de l'Anhui. Réorganisée par Xu Xiangqian fin 1929, puis par Zhang Guotao de retour d'URSS en 1931, cette base mouvante, appelée Eyuwan, sera le plus important secteur « rouge » après celui de Mao.

Celui-ci, qui n'était probablement pas à la conférence du 7 août malgré la légende qui lui fait y dire que « *Le pouvoir est au bout des fusils* », pas plus qu'il n'était à Nanchang début août, agrège des groupes assez divers dans et autour de Changsha à partir du 15 août : débris de milices paysannes du printemps, un régiment issu des troupes Guomindang qui avait voulu rejoindre les mutins de Nanchang, les gardes et des mineurs au chômage d'Anyuan, l'ancien bastion syndical, soit plusieurs milliers d'hommes dont la plupart vont partir ou s'égayer dans les semaines qui suivent. De fait, Mao ne les organise pas pour une insurrection illusoire, mais emmène ceux qu'il peut dans la zone frontalière non contrôlée entre Jiangsi et Hunan, les monts Jinganshan, ce pour quoi il a pris contact avec les « seigneurs de la montagne », les bandits qui s'y trouvaient déjà avec quelques moines taoïstes girovagues, qui seront peu à peu submergés, intégrés ou éliminés par ses troupes.

Au Nord du même Jiangsi, Fang Zimin, responsable des associations paysannes auprès du gouvernement de Wang Jingwei, qui était parti de Wuhan pour organiser les paysans, peut-être par désaccord avec la collaboration gouvernementale, organise, de manière tout à fait indépendante, le district de guérilla Yiyang-Henfeng (une cinquantaine de villages), noyau du « soviet du Fujian/Zhejiang/Jiangsi » ultérieur.

Ce remue-ménage aboutit, vers le début de l'année 1930, au tableau suivant : une quinzaine de « bases », à géométrie variable, toutes en Chine du Sud sauf celle, faible, de Yen'an, jusque dans l'île de Hainan, 60 à 70 000 « soldats » en tout, dont le tiers à la moitié voire plus sont dans le territoire de Mao, dont on reparlera. Suivent les zones créées par les hommes de Xu Haidong et ceux de Fang Zimin, plus celles, où a abouti le général Ho Long, dite du Jiangesi non loin du Yangzi à l'ouest de Wuhan, et celle du Guangzi méridional, plus éphémère, formée par des fuyards de la commune de Canton, et où se trouvait Deng Xiaoping.

Il ne faut pas s'y tromper : ces foyers, qui n'exercent aucune attirance sur les villes et pas beaucoup sur les campagnes, sont tenus pour des dangers négligeables par le pouvoir de Jiang Jieshi, et se situent toujours dans des zones frontières entre provinces, mal contrôlées par des chefs locaux rivaux. Tel n'était absolument pas le but recherché par les commanditaires de la « moisson d'automne ». Tous les chefs de guérilla qui se retrouvent des sortes de petits rois précaires à la tête de territoires interlopes, Mao le premier, ont désobéi aux consignes inapplicables et ont cherché avant tout des refuges où tenir.

Quel était le but recherché, en fait ? Tenter de reconstituer un « centre révolutionnaire », mais, cette fois-ci, depuis fin septembre, sous couleurs « rouges » et « soviétiques » et non plus, enfin, sous celles d'un Guomindang fictif. Ce centre devait être urbain. Faute d'y arriver, la tentative devait au moins redorer le blason des chefs, y compris Staline lui-même. Les Jinganshan, ils s'en moquaient. Après le « centre révolutionnaire » sous l'égide du Guomindang à Wuhan, ils ont tenté d'en inventer un, sous ce même drapeau mais fictif, à Nanchang, et vont finalement monter **l'insurrection de Canton**, sous drapeau rouge, en décembre 1927, convoquée pour le XV^e congrès du PCUS où étaient actées l'exclusion et la déportation des trotskystes, et censée prouver que la direction infallible organisait bien des insurrections ouvrières.

Prendre Canton pour en faire un nouveau centre d'influence soviétique : cette tentation est d'abord passée par l'équipée des troupes de Ho Long et Ye Ting, qui tiennent, du 23 au 30 septembre, la zone côtière de Swatow, mais en sont chassées par les forces du Guomindang, et qui se dispersent dans le Guangdong et les États voisins, Zhu De continuant d'ailleurs à contretemps à se présenter lui-même comme Guomindang.

Finalement, une insurrection urbaine est organisée sous l'impulsion et les ordres de Neumann et Lominadzé, c'est-à-dire, à cette date, de Staline, en misant sur la volonté de combat de la base militante survivante, sur la discipline, et sur le contrôle d'environ 200 soldats du régiment d'instruction de Canton, aux ordres de Ye Jianying, futur maréchal de la RPC. Dans la nuit du 11 décembre, ils prennent le contrôle de la ville. Un « gouvernement soviétique » est proclamé, que dirige Zhang Tailei, par discipline, qui périra. L'interdiction du Guomindang, des mesures de socialisation des entreprises, de répartition des logements, d'abolition des dettes ..., sont annoncées. En deux jours les troupes officielles écrasent le coup, aidées par la pègre de Hong-Kong et par l'appareil des syndicats officiels que le Guomindang avait « normalisé », avec la caution du PCC, après le coup de mars 1926. Il y a probablement, très vite, environ 20 000 morts.

« Héroïque par l'attitude des ouvriers, criminelle par l'aventurisme de la direction », selon Trotsky, la commune de Canton fut aussi l'occasion pour ses protagonistes d'afficher un programme prolétarien sans équivalent, tenu sous le boisseau dans l'historiographie officielle.

D'autre part, le seul véritable mouvement paysan de masse de cette période de recul s'est produit à l'Est de Canton, dans les districts d'Haifeng et Lufeng qu'avait labouré, depuis 1921, le travail du véritable « spécialiste paysan » du PCC qu'était **Peng Pai**. Il ne relève pas vraiment de la soi-disant « moisson d'automne ». En mai et en septembre 1927, son frère Peng Hanyuan avait à deux reprises pris le contrôle du secteur pendant une dizaine de jours et proclamé un « gouvernement rouge » (ce qui veut dire qu'à la base, la ligne du PCC et de Moscou était ici contredite dès mai 1927). Mi-novembre, Peng Pai, de retour avec les débris de l'armée de Ho Long et Ye Ting, prend la tête de ce territoire grand comme un demi-département français et densément peuplé. Il applique une ligne agraire « gauche » : les actes de propriété sont brûlés en public, les ventes et locations de terres interdites sous peine de mort. Il y avait chez Peng Pai, lui-même fils d'un gros fermier et notable de la région, honni par sa famille, un côté « porteur des lumières » parfois assez caricatural envers les paysans, combiné à l'emploi de la force sans hésitations. Faut-il pour autant en faire un prédécesseur du pire Mao, un Pol Pot de la côte Sud qui aurait fait 10 000 victimes entre novembre 1927 et février 1928 ? Ces allégations, reprise par Jung Chang et Jon Halliday, proviennent de sources guomindanguistes taïwanaises. Il n'est pas nécessaire d'imaginer une personnalité maléfique pour comprendre qu'un territoire paysan « rouge » en Chine à cette date ne pouvait tenir que par la violence. Ce sera le cas des bases établies en zones reculées, et celle de Peng Pai n'était pas, elle, reculée. Elle fut écrasée en février 1928, Peng Pai tué, et si une certaine historiographie de droite a fait de lui un tueur sanguinaire, l'historiographie maoïste l'a minimisé tant que possible.

Dans les semaines qui suivent, divers groupes de fuyards organisés en bandes armées refluent vers les « bases rouges », vraiment reculées, elles. En particulier, Zhu De fini par rejoindre Mao dans les Jinganshan, regonflant ses effectifs.

Le bilan de la ligne pseudo-insurrectionnelle d'août 1927 à février 1928 est plutôt cataclysmique. Il permet à tous les généraux d'enfoncer le clou de la répression. La formation des « bases rouges » est une conséquence imprévue, non désirée, et pas tout de suite saisie, de cette politique, mais pas seulement, car même sans tournant gauchiste, il est probable qu'après la cassure de Shanghai puis de Wuhan, des groupes de militaires, de paysans et de militants fuyant les villes auraient formé des refuges.

Une période de latence.

Après de tels événements, un répit s'imposait de toute façon. Je reviendrai plus loin sur les débuts du « phénomène Mao » et les bases rurales, en fait montagnardes et marginales. L'appareil stalinien, ainsi d'ailleurs que la droite boukharinienne qui n'y était pour rien, va se démarquer des catastrophes qu'il a lui-

même provoquées, une fois l'Opposition de gauche interdite. L'Exécutif de la Comintern fait savoir avec cynisme, le 25 février, qu'il faut « *cesser de jouer avec les soulèvements* ». Les bases rurales sont intégrées à la ligne générale de la façon suivante : « *Dirigeant l'activité des détachements de partisans, le Parti doit considérer que ces unités doivent servir de base à un vaste mouvement de masse étendu à l'ensemble du peuple chinois, à condition qu'elles soient rattachées au mouvement révolutionnaire des centres urbains.* » Ainsi, tout en reportant sur le PCC la responsabilité des putschs et des aventures, le recul réel n'est pas entériné et la possibilité de nouveaux dérapages « gauchistes » est préservée ...

Le VI^e congrès du PCC (et au fond le dernier !) est organisé à Moscou en juillet 1928, avec 80 délégués dont l'élection par les 40 000 militants théoriquement encore en vie est tout aussi théorique. En fait, sont rassemblés à Moscou les responsables qui y sont déjà ou ont été choisis pour s'y rendre. Chen Duxiu et Peng Shuzhi ont été invités, mais, de l'avis de ce dernier, ont préféré refuser, supposant, à juste titre, qu'ils n'auraient jamais pu revenir. Mao Zedong reste dans sa montagne mais est officiellement réintégré à la direction : il ne faut pas injurier l'avenir. Ce congrès est superposé au VI^e congrès de la Comintern et en reproduit les orientations laborieuses, consistant à affirmer que Moscou a toujours eu raison mais que l'application par les chefs locaux a été défectueuse, avec un « opportunisme de gauche » (sic), prêté à Qiu Qiubo, succédant à l'« opportunisme de droite » de Chen Duxiu : ce genre de logomachie sera repris et amplifié par Mao. Les insurrections de l'automne 1927 étaient justes, mais Qiu Qiubo n'a pas su organiser suffisamment les masses à l'avance pour qu'elles réussissent ...

Des luttes d'influence entre figures du parti, elles-mêmes surdéterminées par la lutte entre Staline et Boukharine, se déroulent : les critiques les plus frontaux de Qiu Qiubo, qui tendent à dire que les insurrections étaient elles-mêmes fausses (et qui, sans nul doute, le pensent), que sont Zhang Guotao, Cai Hesen et Xiang Ying, peut-être en lien avec Boukharine, n'ont pas le dessus, qui revient à l'aile « gauche » une fois Qiu Qiubo écarté, mieux tenue par Staline : les deux personnages clefs sont ici Li Lisan et Zhou Enlai, mais pour mettre de l'huile dans les rouages, c'est une potiche prolétarienne, l'ouvrier Xiang Zhongfa, qui est « élu » secrétaire général à la place de Qiu Qiubo. Zhou, déjà très rusé, ne se met pas en avant et c'est en fait **Li Lisan** qui, revenu en Chine, prend effectivement en main l'organisation du parti.

Son premier objectif est de le recentraliser. Tout au long des années vingt, le PCC depuis ses débuts avait gardé une forte autonomie à ses centres urbains (ce qui avait d'ailleurs permis le redressement relatif du IV^e congrès, basé sur Shanghai), et à présent la clandestinité et les bases rurales l'ont complètement éclaté. Mais Li Lisan va se heurter aux noyaux urbains du parti. Cai Hesen, responsable de Beijing, tente de le tourner par la gauche en l'accusant, dans une logomachie stalinienne caractéristique de l'année 1929 (peut-être son auteur veut-il aussi se délivrer de tout soupçon de boukharinisme), d'être « pro-koulak » (!!), et en juin 1929 Moscou enjoint le PCC de durcir sa politique en la matière. Mais la vraie opposition significative est celle du parti reconstitué clandestinement à Shanghai autour de **He Mengxiong** et **Lui Zhanglong**, dite, à juste titre, la « **fraction ouvrière du travail réel** ».

Cette opposition ouverte est très importante. A l'opposé du VI^e congrès tenu à Moscou et bien encadré, elle manifeste la vie maintenue du parti clandestin et ouvrier, du communisme chinois des années vingt. Les textes du comité du Jiangsu (qui comprend Shanghai et plusieurs centres industriels et commerciaux), sont, dès 1928, parvenus à Trotsky qui les cite dans sa critique du programme de la Comintern, distribuée clandestinement aux délégués. La racine ouvrière non encore détruite du parti dénonce clairement, elle, les aventures putschistes, mais aussi la méthode « *déloyale* » qui consiste à faire porter la responsabilité des erreurs aux exécutants. Et ils appellent à la tolérance et au respect entre militants et entre tendances, d'où le surnom qui leur sera donné de « *conciliateurs* ».

Le problème posé par la résistance de ce foyer central du parti, pour qui s'enfoncer dans les profondeurs de la classe ouvrière, participer aux syndicats officiels, défendre des mots d'ordre démocratiques, sont des questions de pure et simple survie et de bon sens, d'une part, le débordement par Cai Hesen sur le thème (en réalité absurde) des « koulaks », d'autre part, incitent Li Lisan à développer son propre « gauchisme » fin

1929, consistant à fantasmer un nouveau flux révolutionnaire et à prétendre reproduire la conjonction entre soulèvements urbains et approches d'armées, indispensables en fait pour provoquer et faire gagner les supposées insurrections. Ce rôle est donc dévolu aux bases rurales. Ce « plan », s'il ne peut déclencher aucune révolution comme Li Lisan le croyait sans doute, peut en tout cas mettre au pas tout le parti, en finissant de détruire ou de réduire à obéissance complète ses noyaux urbains clandestins et en lui redonnant le contrôle des bandits de la montagne. C'est sans doute pour cela que Moscou, en pleine « collectivisation » forcée, le laisse prendre ses initiatives, en se disant que s'il se plante on pourra toujours le lâcher à son tour.

Un dernier évènement sonne comme un signal d'alarme, tant pour Staline que pour Li Lisan. Chen Duxiu et Peng Shuzhi ont enfin pu se procurer les textes de Trotsky sur la question chinoise et le VI^e congrès de la Comintern. Fin 1929, Chen Duxiu réapparaît – c'est le « réveil du lion » - et apporte son soutien à Trotsky et à l'Opposition de gauche, recueillant les signatures de 80 cadres et vieux militants du PCC. Le courant de sympathie va plus loin encore et il y a une forte zone de porosité entre les trotskystes et le parti clandestin à Shanghai. Moscou mesure le danger et, avant de lancer les anathèmes, tente encore une fois de faire venir Chen.

Début 1930, les éléments disjoints d'une recomposition et d'une résurrection anti-stalinienne du communisme chinois existent. Au fond, Moscou va laisser Li Lisan lancer une nouvelle vague gauchiste militariste avant tout pour que bruit et fureur étouffent ce qui pouvait encore renaître.

Les quatre pièces du puzzle dont la réunion sera empêchée.

Je viens de présenter deux milieux militants, issus du communisme chinois, dont la jonction pourrait le faire revivre, ce qui serait terrible pour Staline et a sans nul doute poussé l'inconscient et énergique Li Lisan dans sa fuite en avant. L'un est celui **des cadres du parti réunis à nouveau par Chen Duxiu**, l'autre celui de **la base syndicaliste et ouvrière** qui veut survivre et ne veut plus d'aventures.

Un troisième milieu est celui **des jeunes chinois en formation à Moscou**. Or, bien plus encore qu'à l'époque de Peng Shuzhi, ils s'orientent majoritairement vers l'Opposition de gauche, bien entendu avant tout sur la base des leçons de la défaite de la révolution chinoise et de l'identification de ses vrais responsables. Cette histoire nous est principalement connue par les récits d'un rescapé, Wang Fanxi, plus tard l'autre trotskyste chinois émigré et connu, avec Peng Shuzhi et en opposition politique avec lui. Quand les « organes » apprennent que Chen soutient l'Opposition, ils décident d'agir contre les étudiants de l'université Sun-Yat-Sen, pour interdire leur jonction avec les communistes chinois. Des flics infiltrés font pression sur Chao Yenching, professeur qui a succédé à Wang Fanxi heureusement retourné en Chine, qui leur donne une liste de 200 étudiants. La Guépéou les rafle en une nuit, fin 1929. Chao se pend le lendemain. Aucun ne retournera en Chine, sauf deux évadés des années plus tard.

Auparavant, les étudiants de Moscou de retour avaient déjà formé des groupes trotskystes, le groupe *Notre Parole* en 1928, le groupe *Octobre* qu'anime Liu Renjing, l'ancien dirigeant des Jeunesses qui est passé par Paris où il a rencontré Rosmer, puis par Prinkipo où il est allé voir Trotsky grâce à Rosmer, et le groupe *Militant* formé fin 1929. Avec la Société prolétarienne de Chen, cela fait 4 groupes. Attention, cet émiettement ne relève pas vraiment des propos convenus sur les scissions trotskystes, mais résulte des retours successifs depuis Moscou, et du fait que ces jeunes, recrues de la fin des années 1920, ont une formation « gauchiste » et ont été formés aussi à une méfiance profonde envers le vieux Chen, qu'ils peinent à dissocier de l'intégration au Guomindang. L'unification des 4 groupes n'a donc rien d'évident, mais la rafle de l'université Sun-Yat-Sen a tué le troisième milieu militant qui pouvait reconstituer le communisme chinois. De Moscou viendront dorénavant des sectaires suivistes et des policiers, à l'image de Chen Chaoyou connu sous le nom de Wang Ming, l'un des auteurs de la répression contre ses camarades à Moscou.

La quatrième pièce du puzzle, ce sont **les bases rurales**, celle où, formellement, le parti compte désormais le plus d'adhérents, car la majorité des « soldats rouges » en sont alors membres. Nous n'avons pas là seulement un milieu politique, mais un phénomène social. Ce ne sont pas véritablement des « armées paysannes », et la légende maoïste en prend un coup quand l'histoire enquête vraiment. En effet, s'il y a des paysans dans les armées rouges, il y a surtout, et de manière écrasante dans leur encadrement, un mélange de militants ouvriers ayant fui les villes, d'intellectuels, d'anciens militaires et de purs déclassés, lumpen et « bandits », et d'une proportion importante de prisonniers faits dans les armées du Guomindang. Le recrutement paysan lorsqu'il se fait, se fait parmi des paysans ruinés ou déracinés. La mobilité et la fluidité de ces armées, qui culminera avec la *Longue marche* mais qui est un fait notable dès 1928, ne sont pas des traits de la paysannerie attachée à ses terres. Ces groupes vivent de la paysannerie. Les expropriations de riches et la suspension des fermages et des dettes les aident à se la concilier, mais ils exercent sur elles leurs propres prélèvements, pas négligeables. La différence entre ces bandes et celles des seigneurs de la guerre, du Guomindang et des bandits, n'était pas forcément évidente pour les villageois. Elles n'étaient pas « comme un poisson dans l'eau », aussi parce qu'elles sont un résultat de la défaite car de véritables armées paysannes, dont elles ont recyclé quelques débris, apparaissaient bel et bien au printemps 1927.

Il n'y a aucune raison de considérer que les chefs de ces bandes et Mao lui-même ne sont pas sincèrement des révolutionnaires, mais ils se trouvent dans une position sociale très particulière, comme une sorte de caste à l'existence certes assez rude, mais située au-dessus des masses, et n'ayant certainement pas un fonctionnement démocratique. Les « soviets » sont soit nommés, soit, ce qui revient au même, proclamés dans des assemblées villageoises encadrés par les soldats et miliciens. L'intérêt de ces petites castes est de survivre. Dès 1928 Mao est, de tous ces chefs, celui qui théorise le plus la situation. La position qu'il exprime sur la situation générale relève, sans s'en réclamer, de la révolution permanente : « *La Chine a absolument besoin d'une révolution démocratique bourgeoise et celle-ci ne peut être réalisée que sous la direction du prolétariat.* », combinée à une prudence extrême quant à toute « offensive » avec une pratique de la lutte armée essentiellement défensive, et à un vécu quotidien sauvage, dans lequel violence physique et terreur morale sont le vrai ciment « idéologique » qui unifie la troupe, initialement hétérogène : ceux qui ont survécu et n'ont pas déserté finissent par former une société à part.

La reconstitution d'un communisme chinois non stalinien aurait eu à intégrer ces troupes, à accepter leur volonté de survie, à leur faire confiance au plan militaire et logistique, et à s'efforcer de les démocratiser et de casser les logiques à l'œuvre de formation de castes, et en même temps et pour ce faire de mieux les lier à la paysannerie, tout en établissant des liaisons avec les villes. Li Lisan, nous allons le voir, va faire exactement le contraire.

Tels sont les quatre types de milieux vivants issus du communisme chinois après sa première grande défaite : jeunes cadres retour de Moscou, vieux oppositionnels, syndicalistes clandestins voulant tenir dans leurs usines et leurs quartiers, bandes rurales voulant tenir dans leurs montagnes, leurs marges-frontières et leurs marais. La pression stalinienne va **empêcher** la connexion des quatre pièces du puzzle, tuer purement et simplement certaines d'entre elles, mais susciter involontairement la formation d'un appareil imbriqué au stalinisme, mais autonome, dans ces bases rurales qui n'avaient pas été prévues.

L'offensive du lilisanisme armé.

Le 11 juin 1930, le CC du PCC adopte une résolution de Li Lisan expliquant qu'alors que l'URSS est menacée d'agression impérialiste, la révolution peut éclater tout d'abord en Chine, ce qui déclencherait la révolution mondiale. La phraséologie gauchiste-stalinienne de cette période parle certes de guerre imminente, de fascisme partout et surtout dans le mouvement ouvrier, mais ne propose nulle part de « déclencher la révolution mondiale » : on a là une dérive propre à Li Lisan, qui pourra par la suite être taxée de trotskysme. Concrètement, la résolution se poursuit en annonçant que ce sont les armées rouges rurales le merveilleux moyen de déclencher l'insurrection ouvrière dans les villes : il faut qu'elles prennent les villes pour que ça démarre. Les bases rouges de Chine du Sud se voient donc ordonner de prendre Changsha, Nanchang et Wuhan. Et que ça saute !

Le plan est le suivant. Mao et Zhu, qui ont migré l'année précédente des Jinganshan, trop précaires, vers l'Est dans une zone frontière plus vaste entre Jiangsi et Fujian, doivent prendre Changsha. Peng Dehuai est, lui, un chef militaire issu du Guomindang ; en 1928, lors de la décomposition des troupes de Tang Shengzi, un « seigneur de la guerre » qui a aidé Jiang dans l'Expédition du Nord puis qui se retourne contre lui en s'alliant aux gouverneurs des provinces du Sud-Est, il entraîne quelques centaines d'hommes et rejoint Mao et Zhu De, puis se voit confier la « garde » des Jinganshan abandonnés, et migre début 1930 plus à l'ouest, dans le Hubei, avec ce qui ressemble alors le plus, parmi les « bases rurales », à une véritable armée, encadrée par des militaires professionnels. La prise de Nanchang lui est attribué. Ho Long depuis la base du Jiangsi est censé carrément prendre Wuhan, avec l'aide des troupes de l'Eyuwan. Fang Zimin doit prendre Kiukiang sur le Yangzi.

Tous ont fait semblant, se dirigeant un peu vers les villes en question puis rebroussant chemin, sauf Peng Dehuai qui prend effectivement Nanchang dépourvue de troupes le 27 juillet, s'y trouve confronté à la passivité ou l'hostilité de la population, et repart en laissant les restes du mouvement ouvrier local se faire anéantir, en embarquant avec lui 3000 hommes supplémentaires, de gré ou de force. Mao fait mouvement vers lui au motif de l'aider, ce qui lui évite de prendre Changsha, et soutient une nouvelle tentative de prise de Nanchang début septembre, impossible car la ville est cette fois-ci défendue, ce qui affaiblit Peng. Le seul résultat tangible de ces opérations est que Mao a agrégé les troupes de Peng et un peu agrandi son territoire dans la zone de Jian, où il renouvelle en partie ses effectifs par le recrutement de paysans ruinés et d'ouvriers agricoles. Les officiers de Peng voulaient encore attaquer Nanchang et s'opposaient à Mao, mais Peng affaibli et voyant le danger d'une offensive de l'armée de Jiang, les a calmés. Les appels insurrectionnels dans les villes ont tous sonné à vide et facilité la répression. Le fiasco ouvre une double crise du parti, dans les villes et dans le territoire de Mao.

Le « maoïsme » prend son goût.

Les tendances de Mao au despotisme meurtrier ont sans doute pris forme quand il s'est trouvé à la tête de « bases rouges » et il n'est pas le seul à avoir évolué ainsi. La personnalité joue un rôle, et c'est le cas de celle de Mao – un intellectuel chinois, paresseux et jouisseur, assez dépourvu d'empathie pour autrui, énergique et manœuvrier – et elle s'épanouit, si l'on peut dire, vers la tyrannie, une fois les conditions sociales réunies. Une anecdote rapportée par Peng Shuzhi illustre bien cette personnalité : dans le premier groupe communiste de Changsha, Mao avait complètement dégoûté le fondateur, He Mingfan, un intellectuel doux et policé, parce qu'il se baladait à poil et se moquait des opinions des autres. La morale personnelle de Mao est un matérialisme mécanique se voulant libre de tout préjugé, qui fait un peu penser, en version avachie, aux jeunes nihilistes russes du siècle précédent : « *manger et chier* » sont les choses importantes. Avant 1927, c'est un militant notoire, mais à éclipses, dont l'orientation varie beaucoup dans la pratique. Désormais, c'est un chef politique et militaire dont l'importance ne cesse de croître. C'est dans l'année 1930 qu'il devient véritablement un despote.

Auparavant, Mao avait déjà fait quelques pas dans cette direction. C'est fin 1928 qu'il invente les campagnes *sufan*, visant à éliminer les « contre-révolutionnaires cachés », en utilisant à sa guise l'origine sociale de certains militants. Cette première purge ne semble pas avoir été meurtrière : ses victimes sont l'objet d'avertissements, de mises en « probation » ou d'expulsions du parti (mais ils restent dans la base, qu'on ne quitte pas), et forment un groupe de réprouvés sous contrôle, que les purges futures retrouveront. Mais c'est début 1930 qu'il va réellement lancer la terreur dans le parti de sa zone, à la faveur du début du « lilisanisme » et pour absorber une base rouge voisine, susceptible de former un pouvoir concurrent, dans un district du Jiangsi, dirigée par Li Wenlin, accusé d'être trop modéré avec les « koulaks ». Comme l'explique l'historien Gao Hua, Mao reprend la phraséologie contre les « opportunistes » et les « trotskystes » qui monte dans le parti depuis le 7 août 1927. Mais il va y ajouter une touche personnelle, qui n'existait qu'en URSS jusque-là : l'élimination physique des opposants.

A partir d'une conférence qu'il a organisée le 7 février 1930 dans cette zone qu'il contrôlait mal, il appelle à repérer les « agents de la Ligue AB », Ligue Antibolchevique formée secrètement par des agents Guomindang. Il appelle à user envers eux de « *la méthode de la carotte et du bâton* » c'est-à-dire de la torture. Le premier communiste assassiné sur ordre de Mao dont on connaît le nom est Zhu Jiabao, responsable à l'approvisionnement dans le district de Li Wenlin, autour de Donggan. Les émissaires du parti, envoyés de Shanghai, sont court-circuités au passage. L'ampleur de la purge est en fait gigantesque : il est question de 1000 exclus comme « paysans riches » et de 1000 « exterminés » comme membres de la Ligue AB, sur les 30 000 membres du parti dans l'ancien secteur de Li Wenlin. Et ce n'est qu'un début.

L'agitation militaire de l'été a suscité de nombreux problèmes. Mao a étendu sa zone et son pouvoir, mais les mécontents et les alliés potentiellement dangereux sont majoritaires : tenants de la ligne Li Lisan le débordant par la gauche, troupes de Peng embarquées plus ou moins contre leur gré, Peng et Zhu eux-mêmes peu sûrs, et le foyer de Donggan qui échappe à nouveau à son contrôle pendant les offensives sur Changsha et Nanchang, où Li Wenlin, après avoir renchéri dans la chasse aux « AB », réunit des assemblées générales dénonçant Mao comme « *seigneur de la guerre* », « *empereur* », « *en rien un bolchevik* » - et va lui-même à Shanghai dénoncer Mao au CC.

La reprise en main et l'élimination des oppositions seront terribles, mais c'est la direction du parti qui en a donné le cadre. En effet, Li Lisan est disgracié à l'automne. Le CC réuni à Lushan, sur le Yangzi, en septembre, sous l'égide de Zhou Enlai – qui attaque aussi He Mengxiong - et de Qiu Qiubo qui fait un bref retour, parle d'« *erreurs tactiques* » nombreuses, mais surtout, du point de vue de Mao, il dessine une ligne nouvelle : instaurer un « gouvernement central soviétique » dans les bases rurales, qui deviendraient donc le « centre révolutionnaire ». Après le putschisme de fin 1927 qui leur a donné naissance sans l'avoir prévu, et le « lilisanisme » de 1930 qui voulait en faire l'étincelle des insurrections urbaines, cette dernière version du « gauchisme » des années 1928-1933 veut faire des bases rurales le centre d'un État révolutionnaire fictif, tout en disant mettre cette tâche à égalité avec l'organisation des travailleurs dans les villes. Dans cette perspective, le CC sait que Mao est l'homme clef, même s'il se méfie.

Se sachant indispensable, celui-ci déchaîne à l'automne une effroyable campagne contre la « Ligue AB », visant à éliminer totalement le danger de la zone de Li Wenlin (emprisonné, il sera liquidé en 1932), à terroriser Peng Dehuai et Zhu De, à mettre tout le monde au pas. Le 7 décembre, à Futian, Liu Di, un cadre de l'armée rouge, mène une insurrection contre Mao et libère les prisonniers. Mais le CC du PCC, qui a leur confiance, incite les insurgés à renoncer, d'autant que Jiang est en train de masser des troupes contre la zone rouge. La répression maoïste va s'amplifier. Il est question d'environ 4400 emprisonnés torturés, mais relâchés au bout du compte selon l'historien Hu Shisi. La torture, des femmes et des hommes, est systématique, et souvent publique. D'autres sources parlent d'autant d'exécutions, et le bilan sur les années 1930-1931, de plusieurs dizaines de milliers de victimes par la répression interne à la zone rouge et pas dans les combats, apparaît vraisemblable. Ceci représente une proportion de la population exécutée, persécutée, séquestrée ou menacée, plus élevée que dans la Chine de Jiang et comparable aux régimes « totalitaires » du XX^e siècle. Nous verrons d'ailleurs que la cassure profonde de cette crise, desservira bientôt Mao.

« Zones soviétiques » ? « État ouvrier » ? « Foyers révolutionnaires » ? « Territoires libérés » ? La zone de Mao, future « république soviétique chinoise », a la taille de la Suisse et environ 3 millions d'habitants. Ce sont des paysans qui sont sous la férule d'un parti-armée lui-même en proie aux purges. Les corps mutilés sont exposés aux carrefours des chemins : cette fois-ci, Pol Pot et *Apocalypse now* doivent être évoqués. Les rapports sociaux consistent dans le prélèvement de l'« impôt révolutionnaire » sur les paysans par le parti-armée. De plus, des ressources non négligeables proviennent de la vente en contrebande du minerai de tungstène aux chefs de la province du Guangdong, moyennant leur neutralité bienveillante (cette expérience sera retenue par Mao à Yen'an : cette fois-ci, la marchandise d'exportation sera l'opium).

A la différence des zones tenues par Tito pendant la seconde guerre mondiale, ou par les partisans grecs ou les maquis de Guingoin dans le haut Limousin, avec lesquels on les compare parfois, ces zones ne sont pas

le résultat de luttes locales contre un oppresseur impérialiste, mais de l'occupation de secteurs marginaux par des rescapés d'une énorme défaite sociale et révolutionnaire (plus tard, après 1937, les zones tenues par l'armée rouge contre le Japon correspondront mieux à ce rapprochement). Elles servent de refuge à des victimes de la répression du Guomindang et des militaristes, à des chômeurs sans issue, à des paysans ruinés fuyant leurs dettes, à des ouvriers agricoles sans foyer, à de jeunes intellectuels révolutionnaires, mais tous regrettent en général assez vite d'être venus se mettre dans ce guêpier, dont ils ne peuvent plus sortir.

Ajoutons un aspect qui mériterait une recherche poussée, signalé dans un article de Hu Shisi, qui y voit une dimension révolutionnaire et libératrice : en août 1930, donc au cœur des évolutions évoquées ici, les autorités « soviétiques » du Jiangsi, sans doute Mao lui-même, appellent la population à changer de mœurs sexuelles, à savoir que tous et toutes doivent être satisfaits : « *Que les hommes sans femme se procurent librement une femme, que les femmes sans homme se procurent librement un homme.* » D'après les fameuses « enquêtes » de Mao lui-même, cette mesure a été suivie d'effets et le nombre d'hommes célibataires dans les classes les plus pauvres a fortement baissé les mois suivants, mais pas assez selon lui parmi les ouvriers agricoles. On remarquera que cet appel à la « liberté sexuelle » l'envisage de fait comme la liberté pour les hommes d'« avoir des femmes » – même si l'égalité civile et matrimoniale est proclamée. Le pouvoir rouge dans les bases rurales est bien, comme tout pouvoir de caste et de classe, avant tout masculin.

La destruction de l'organisation ouvrière communiste et syndicale.

La première critique de Li Lisan par le CC de septembre n'était qu'une étape vers sa mise à mort politique, proclamée par le CC en janvier 1931, qui le qualifie de « trotskyste » et réproouve la trop grande modération à son égard du CC de septembre (Li Lisan est envoyé à Moscou ; par la suite potiche du régime et prodigue en autocritiques, il sera massacré, vieillard, par les gardes rouges en 1967 ...).

Zhou Enlai est ici débordé, par les retours de Moscou, Wang Ming en tête, mais il s'aligne. L'ennemi principal n'est pas Li Lisan en fait, ce sont « les trotskystes », réels comme les 4 groupes qui entreprennent, enfin, de s'unifier sous les objurgations de Trotsky lui-même, et, soupçonnés de liens avec eux qui n'auront pas le temps de se concrétiser vraiment, les « droitiers » de la tendance de He Mengxiong, qui sont sortis du bois en attaquant frontalement – mais loyalement, eux – Li Lisan avant les autres factions bureaucratiques, appelant à reconstruire une base ouvrière par des luttes économiques et des revendications démocratiques. Or, cette tendance se bat.

Wang Ming arrive de Moscou et le plus urgent pour lui est de se faire attribuer, sans vote, le secrétariat régional du Jiangsu. Au plenum du CC de janvier, le représentant de la Comintern Pavel Mif fait poster des gardes pour leur interdire la parole. Ils forment un nouveau comité provincial du Jiangsu qui est un contre-CC, avec He Mengxiong, Luo Zhanglong, secrétaire de l'Union générale du travail fondée en 1925 et à présent clandestine, Li Juiji, responsable des Jeunesses, Liu Weiha, qui vient de lâcher Li Lisan, et réclament plus que jamais une réunion extraordinaire remaniant toute la direction comme cela s'était produit le 7 août 1927. La référence est équivoque car ce qu'ils essaient de faire est un « coup » inverse : non pas un coup bureaucratique par en haut, mais une sorte de coup démocratique de défense du parti, pour sa survie comme parti communiste.

Le 17 janvier 1931 le « contre-CC » se réunit pour la première fois dans l'hôtel Zhong San à Shanghai, pour envisager, selon le trotskyste Wang Fanxi, de proclamer un « véritable » Parti communiste, tout du moins de revendiquer la vraie légitimité du parti. Autour de He Mengxiong se retrouvent notamment, selon Wang Fanxi en contact avec plusieurs d'entre eux, Li Yunan, Liu Qishu, Zhao Pingfu, Yun Yutang ancien de Moscou, et le romancier Hu Yepin. Au petit matin du 18 janvier, les 22 présents sont cueillis par la police britannique de la concession. Livrés au Guomindang, ils refusent de le rallier et sont tous fusillés à la célèbre prison de Long Hua le 7 février.

L'intime conviction généralisée, parmi leurs camarades comme parmi les trotskystes et les autres militants communistes, est que Wang Ming les a dénoncés, autrement dit que les « organes » soviétiques de la Comintern les ont livrés. Mais on n'en a pas la preuve. Au minimum n'avaient-ils pas la protection des services de sécurité du parti, dirigés par Gu Shunzhang (un ancien de la Bande verte et des triades de Shanghai, devenu organisateur de piquets de grève en 1925, puis formé par la Guépéou en URSS). Mais de plus, le lieu de leur réunion était situé derrière les grands magasins Sincère de Shanghai, dominé par ses terrasses de verdure, où Gu Shunzhang officiait, dans le civil, comme « mage illusionniste » ! En outre, l'homme des « syndicats » verticaux du Guomindang et de la mafia de l'opium, Zu Xuefan, aurait été mêlé au coup de filet (il sera après 1949 membre du PCC !).

Il y a cependant des rescapés qui vont proclamer un CC « légitime », dans des conditions fort compromises : Luo Zhanglong, le dirigeant syndical, l'ouvrier Wang Kekuan, et le responsable du quartier de Zhabei Wang Fengfei, et Xu Xigen. Les trois premiers sont exclus du parti le 27 janvier, le quatrième fait son « autocritique » pour rester, Wang Kekuan renonce un peu plus tard et demande sa réintégration, mais Luo Zhanglong résiste avec le soutien du Syndicat des Cheminots, du Syndicat des Marins et de la Ligue des Écrivains de Gauche. C'est la répression qui aura raison de ce groupe de résistants. Luo, arrêté en 1932 et brisé par les nervis policiers, renonce à la politique active tout en apportant son soutien moral aux trotskystes.

Peu de semaines après ce coup terrible, qui a détruit le parti clandestin dans l'ancienne Petrograd chinoise, éclate **l'affaire Gu Shunzhang**. Le responsable politique du SO du parti était, depuis 1928, **Zhou Enlai**, qui dirigeait le gros bras guépéoutiste et mafieu Gu Shunzhang, et venait de voir arriver le futur « Beria de Mao », **Kang Sheng**. Gu Shunzhang pourrait bien avoir été directement mêlé à l'arrestation de la fraction ouvrière opposante. L'avant-veille, il n'a pas été réélu au CC et après l'affaire il est envoyé en mission dans l'arrière-pays, sous le couvert d'une troupe de bateleurs. Il est arrêté. Le chef de la police spéciale du Guomindang, Chen Lifu, se le fait livrer ... et ils passent un accord. Gu Shunzhang dénonce jusqu'à 800 militants. Parmi eux, le « secrétaire général » potiche depuis 1928, Xiang Zhongfa, fusillé rapidement après être passé aux aveux (Qin Bangxian dit Bo Gu lui succède, mais les « secrétaires généraux » jusqu'à Mao n'ont désormais plus guère d'importance). Zhou Enlai, qui avait peut-être commencé à mettre à l'écart cet encombrant cerbère plein de casseroles, organise des groupes de combat pour tuer ses hommes. La police découvrira plusieurs charniers. 8 membres de la famille de Gu Shunzhang sont ainsi assassinés dans la concession française ...

On le voit, la liquidation stalinienne du Parti communiste chinois clandestin de Shanghai, interférant avec la police et avec la pègre, se fait dans le sang et la boue. Elle touche aussi les trotskystes, qui se considèrent à cette date comme une fraction de ce parti. Les exclusions sont annoncées publiquement dans la presse, ce qui équivaut à une dénonciation. Des permanents – proportionnellement très nombreux dans cet appareil clandestin financé par Moscou – passent d'un coup à la misère et à la menace d'arrestation. Or, c'est le 1^{er} mai 1931 que les quatre groupes se sont enfin réunis, en adoptant le mot d'ordre d'assemblée constituante. Mais la décomposition ambiante, les démoralisations et les retournements les affectent aussi, même s'ils pensent avoir de bonnes perspectives, lançant un journal, voulant s'affirmer comme le groupe communiste maintenu de Shanghai. Un militant démoralisé cuisiné par la police, Ma Yufu, les dénonce. Trois semaines après l'unification l'organisation est pour l'essentiel détruite. Chen Duxiu et Peng Shuzhi seront arrêtés à leur tour le 15 octobre 1932 avec 8 de leurs camarades.

La « République soviétique chinoise ».

Pendant ce temps, entre fin 1930 et fin 1931, la base de Mao sur le Jiangxi et le Fujian est attaquée à plusieurs reprises par l'armée. Ce sont les trois premières « campagnes d'encerclement », fin 1930, puis avril-mai 1931, puis juin-septembre 1931. Ces attaques soudent la population locale et l'armée rouge, car les troupes du Guomindang, avec des soldats de Chine du Nord, sont perçues comme étrangères, et commettent pillages et viols. Les deux premières voient les communistes appliquer la tactique dite de Mao-Zhu, consistant à reculer autant que nécessaire puis à harceler et piéger les assaillants : ils n'hésitent pas à lâcher la majeure partie de leur territoire pour le reprendre ensuite. Pendant la seconde campagne, les

quelques 6000 hommes de la « 7^e armée rouge », ayant abandonné les « soviets du Guangxi » à la frontière vietnamienne, viennent s'intégrer aux forces de Mao - ses chefs Zhang Zunyi puis Gong Chu entrent en conflit avec Mao à leur arrivée, que rallie Deng Xiaoping. La troisième campagne est plus menaçante, Jiang est sur place et ses troupes beaucoup plus nombreuses. A l'issue de la bataille de Gaoxingxu, les 7-8 septembre, l'armée rouge a perdu 8000 hommes et toutes ses munitions, même si les forces « nationalistes » donnent de gros signes de fatigue.

Mais l'occupation japonaise de la Mandchourie, le 19 septembre, de fait, sauve les « rouges ». Jiang change de ligne politique. Il ne déclare pas la guerre au Japon, qui, lui, fait la guerre sans la déclarer, mais il appelle à l'unité nationale, s'adressant y compris aux communistes, appelle aussi la Société des Nations au secours, et démissionne symboliquement. Cette période de crise du régime de Jiang dure jusqu'en mai 1932 et voit notamment, en janvier, les troupes japonaises attaquer Shanghai et se heurter là à une véritable résistance.

Le ligne du « front uni anti-japonais » avec union nationale et main tendue à la bourgeoisie était en somme sollicitée par Jiang dès cette époque. Chen Duxiu lui-même s'oriente alors vers une ligne de défense nationale, mais sans alliance politique avec le Guomindang. Le PCC ne fait ni l'un, ni l'autre. La période de répit lui permet de proclamer la « République soviétique chinoise », en maintenant une ligne verbale gauchiste mais en repliant en fait toutes ses forces dans le territoire de Mao et les quelques autres bases, en actant la liquidation totale de son existence dans les villes, au moment précis où l'agression impérialiste japonaise commence à rebattre les cartes.

La « République soviétique » est proclamée à Ruijin, le 7 octobre 1931, par un congrès où sont aussi venus, en fait pour s'y réfugier, des délégués des villes et des syndicats. Mao en est le président, mais, sous cette étiquette, la reprise en main directe de son État en gestation par l'appareil du parti en relation avec Moscou, va commencer. Le 14 décembre, signe bien révélateur de la situation de l'appareil d'État chinois à cette époque, les troupes Guomindang restantes face aux communistes, non payées, se mutinent et apportent 17 000 soldats à l'armée rouge. Leur intégration posera quelques problèmes, mais elle ne renforce pas Mao, car ces militaires préféreraient une bataille décisive pour rentrer ensuite chez eux, plutôt que de passer le restant de leur vie dans cette contrée. Au même moment, le PCC des zones soviétiques dénonce le recrutement militaire sélectif de Mao comme « *cent pour cent opportuniste de droite* ».

Zhou Enlai est arrivé début janvier 1932, et il engage une attaque frontale contre Mao à propos de la purge de 1930 : dans un langage inimitable, une circulaire du 7 janvier l'accuse d'avoir « *introduit l'idéalisme dans le travail de répression des contre-révolutionnaires* ». De quel idéalisme s'agit-il ? De la torture ! Beaucoup de prisonniers sont libérés, réhabilités, réintégrés (mais pas Li Wenlin).

Et, le 9 janvier, le CC réuni à Ruijin adopte la « *Résolution sur l'obtention d'une victoire préliminaire de la révolution dans une ou plusieurs provinces* », qui définit une nouvelle stratégie consistant à agrandir le territoire existant pour en faire l'État qu'il prétend être. Le pouvoir réel commence à passer, avec l'appui de Peng Dehuai, à Zhou Enlai et aux « 28 bolcheviks », expression désignant la bande de donneurs de leçon autoritaires formés par Wang Ming, lui-même reparti à Moscou.

La résolution du 9 janvier poussait à la conquête progressive de la vallée de la rivière Gan, au centre du Jiangxi, et à terme de Nanchang, encore une fois. Elle connaît un premier échec devant la ville de Ganzhou en février-mars 1932. Mao reprend alors la tête de la majeure partie de l'armée en obtenant de réaliser, dans une direction tout à fait opposée, la percée jusqu'à Zhangzhou, le 20 avril, près de la côte au Fujian. La mainmise sur tout le matériel d'une usine d'armement va paradoxalement l'affaiblir, car, comme l'explique Hu Shisi, elle favorise l'équipement d'une armée de guerre de position. Mais dans l'immédiat, Mao voulait peut-être poursuivre jusqu'au port d'Amoy, qui n'était pas loin, et, selon certains chercheurs, provoquer les Japonais – la République soviétique venait de symboliquement leur déclarer la guerre – dans l'espoir d'éviter que Jiang ne revienne pour une nouvelle campagne d'encerclement. Un armistice est signé entre Jiang, de retour au pouvoir, et le Japon, le 5 mai.

N'obéissant pas ou à reculons aux ordres du centre, Mao reste longtemps à Zhangzhou puis dans la zone intermédiaire, et est de plus en plus attaqué, sans être jamais nommé dans la presse centrale (mais, sur place, tout le monde comprend). Zhou Enlai, le 30 mai 1932, évoque les purges qui se sont produites dans les autres bases rouges, ce qui est une menace à peine voilée de répression physique directe contre Mao.

La reprise en main des bases rouges concerne en effet, et même plus encore, aussi les autres bases, composantes officielles désormais de la « République soviétique ». Dans la seconde base en importance, celle de l'Eyuwan, un complot aurait été découvert le 15 septembre 1931. Il y a immédiatement 170 exécutions, suivies, selon Jacques Guillerma, de la liquidation de 700 membres du parti et de 1500 « paysans riches ». C'est ici Zhang Guotao qui fait sa montée au « maquis », éliminant Xi Jishen et Zeng Zhongsheng, et en prend le contrôle, lui-même ne reconnaissant dans ses mémoires « que » 600 arrestations et une quarantaine d'exécutions. Dans la zone du Jiangxi, Deng Zhongxia, commissaire politique, a été accusé de « couardise » par les émissaires des « 28 bolcheviks » fin 1931, et ils ont envoyé ce « couard » à Shanghai appeler les ouvriers à lutter contre les Japonais : la police de la concession française le livre au Guomindang, qui l'assassine. Dans la zone de Fang Zimin au Jiangxi, des « liquidations » ont également lieu, mais Fang Zimin est évalué et confirmé par l'émissaire de Wang Ming, Zhen Nong, en novembre 1931.

Les « bases rouges » ont donc connu deux vagues de purges sanglantes. Celle de Mao en 1930, puis celle de l'appareil du parti fin 1931, qui mettent en selle Zhang Guotao comme chef militaire. C'est un fait historique terrible que ces affrontements entre factions déjà bureaucratiques, mais les unes tenues de Moscou, les autres appuyées sur des pouvoirs locaux.

En juin 1932, l'armistice signé avec les Japonais, Jiang revient pour la 4^e campagne d'encerclement. Or, celle-ci ne vise pas que la base centrale de Ruijin.

Contre la base de l'Eyuwan, il expérimente même les nouvelles méthodes de la 5^e campagne, la dernière : blocus, siège méthodique, et investissements dans les villages repris. La base s'effondre – la question à étudier serait de savoir le rôle de la reprise en main par l'appareil dans cette situation. Mais ceci a des conséquences imprévues : le gros de la petite armée part vers l'ouest, faisant une « longue marche » avant la « Longue marche », et, en décembre 1932, se fixe dans une zone que les querelles entre seigneurs de la guerre abritent du pouvoir central, dans le Sichuan. Et là, ils ont un succès inattendu parmi les populations locales, qui demanderait une étude historique précise. La lutte contre l'opium, énorme dans cette région, les aurait promus. Le groupe de Zhang Guotao, dans cette affaire, devient aussi autonome que Mao alors qu'il s'était initialement constitué pour la reprise en main. La plus grosse des « armées rouges » va se former en fait ici, mais comme elle n'a servi en rien à Mao, l'histoire officielle l'a ignorée.

Le « soviet du Jiangxi » est pareillement, et plus rapidement, détruit – et là l'historiographie chinoise maoïste en rend responsable le purgeur envoyé par les « 28 bolcheviks », Xia Xi. Ho Long enfin part à son tour vers l'ouest, où il formera une nouvelle base sur la frontière du Guizhou, où le « 6^e corps d'armée » de Ren Bishi, venu de Ruijin via les Jinganshan, le rejoindra fin 1934. Les forces gouvernementales ont donc réussi à envoyer vers les contreforts montagneux de l'ouest l'essentiel des forces rouges autres que celles du noyau central. Mais envers celui-ci, elles procèdent avec une lenteur calculée, qui s'avère bien convenir à la nouvelle ligne défensive, non-maoïste, consistant à tenter de préserver chaque pouce de terrain.

C'est dans le contexte du début de cette 4^e campagne, que Mao de retour au centre du territoire rouge, est confronté à la « **conférence de Ningdu** », qui le dessaisit officiellement de tout pouvoir militaire. Sa date est incertaine, probablement le 1^{er} août 1932 selon Hu Shisi, plutôt qu'en octobre comme le supposent plusieurs auteurs – autre argument à l'appui de cette date : le 1^{er} août est proclamé à ce moment-là « journée de l'Armée rouge », en référence au 1^{er} août 1927 où, justement, Mao n'était pas !

La conférence de Ningdu coïncide avec une crise locale grave : les gardes rouges de la petite ville se sont mutinés contre les brutalités du vice-président du soviet, et la population les a soutenus, faisant grève pendant 3 jours. Nous avons donc une crise sociale contre les autorités de la zone rouge, dans laquelle certaines structures étatiques de base sont retournées par la population, qui a recours à la grève de masse contre le pouvoir « soviétique » ! Sa réaction est massive elle aussi : envoi d'équipes de propagande, remobilisation de la milice locale contre des maisons fortes tenues par des « grands propriétaires », meetings publics, exécutions publiques, serment au parti. Ce que l'on pourrait appeler des « méthodes maoïstes » est ici dirigé contre Mao : le rétablissement du plein pouvoir du parti sur les « soviets » et sur l'armée est présenté comme la solution aux problèmes sociaux et aux crises d'autorité. La conférence de Ningdu se tient au milieu de ces mobilisations. Mao est en quelque sorte cerné. Seul le chef du 1^{er} groupe d'armée, Lin Biao, lui reste fidèle parmi les chefs militaires.

Théoriquement Mao est président de l'État, l'armée lui échappant et le parti aussi, censé diriger aussi bien l'armée que l'État. Il devient donc de plus en plus une potiche et il accumule les « arrêts maladie ». L'organisation du territoire prend alors une apparence relativement stable, la « réforme agraire » en étant le pilier. Les expropriations sont, de fait, limitées à celles des familles d'ennemis avérés ou de gens partis dans le camp d'en face. Le partage égalitaire des terrains est préconisé, mais au choix des « soviets » locaux, sous condition de prévoir un lot pour les soldats de l'armée rouge, travaillé par la collectivité en leur absence. Fermages, dettes et impôts traditionnels sont abrogés, mais remplacés par l'impôt révolutionnaire généralement plus lourd. La propriété privée des lots de terre est reconnue et ils sont vendables, transmissibles et peuvent être loués. Le code du travail très favorable aux salariés ainsi que les lois sur l'égalité des femmes, l'armée demeurant cependant chose masculine, ont surtout une fonction de propagande à l'extérieur. La réalité sociale dépend de la réalité militaire, et le fait social le plus important, qui va avec les mesures agraires, est, à partir de fin 1932 et contre les idées de Mao, la mobilisation d'une proportion de plus en plus considérable de la population masculine, qui atteint 180 000 hommes vers février 1934, tout en subissant de très lourdes pertes.

La 4^e campagne d'encerclement pèse d'un poids croissant de juin 1932 à mars 1933 ; elle se résout en une bataille frontale en février 1933, où 20 000 soldats « nationalistes » sont faits prisonniers. La mise à l'écart de Mao, la politique de réforme agraire et d'enrégimentement massif, lui correspondent. Mais pour Jiang Jieshi, elle n'était qu'une préface à la cinquième et dernière campagne, appelée campagne d'anéantissement ou d'extermination. Il s'installe à Nanchang en avril, avec comme conseiller le général allemand von Seeckt, vieux militaire prussien présent avec l'assentiment du III^e Reich qui vient d'advenir, mais qui réorientera ensuite sa coopération vers le Japon. Le plan consiste à enserrer lentement mais sûrement la zone rouge dans une ceinture de bunkers qui se rétrécira progressivement, en exerçant un blocus total, tout en bombardant. C'est l'arrivée en Chine de la « guerre moderne » de type 14-18.

Ironie de l'histoire, le territoire « soviétique » reçoit aussi des conseillers allemands courant 1933. Les principaux pouvoirs militaires sont dévolus, à partir de l'été, à Otto Braun (dit Hua Fu, entre autres pseudos, et qui avait besoin d'interprètes). Manfred Stern, futur « général Kleber » de la guerre d'Espagne, est présent en 1933-34.

En novembre 1933 survient une nouvelle crise grave du régime de Jiang Jieshi. Plusieurs généraux, appuyés par la XIX^e armée basée au Fujian, donc à côté du territoire « soviétique », accusent Jiang de refuser le combat contre le Japon, proclament une « assemblée extraordinaire du peuple » et annoncent même une réforme agraire : décidément, les « tâches démocratiques bourgeoises » non réalisées depuis 1927 rongent le régime. Ces généraux se prononcent pour l'alliance avec l'URSS et la paix avec le territoire « soviétique », qui leur envoie des émissaires mais, curieusement, ne réagit guère et laisse passer l'occasion, car Jiang bien sûr réagit brutalement, et la résistance qui lui est opposée est faible. Selon J. Guillerma, Mao se serait opposé à une avancée de l'armée rouge pour les aider, que Zhou Enlai aurait préconisée – mais Mao avait-il encore ce pouvoir ? On notera que le foyer de ce pronunciamento est la zone que Mao avait investie au printemps 1932, près d'Amoy. Un rapport de M. Stern à Moscou aurait défendu cette jonction. Et, par la

suite, Mao, sans développer, en imputera l'échec à la direction « opportuniste de gauche ». Une telle alliance aurait pu annoncer une politique de type « front populaire », que la Comintern ne promouvra qu'à l'été 1934.

Cette parenthèse refermée, la 5^e campagne reprend de plus belle. Objectivement, la zone « soviétique » semble perdue, même si cela doit prendre du temps. Contre elle, la stratégie-tactique militaire d'Otto Braun consiste à faire des bunkers aussi, en les complétant par des « *attaques brèves et rapides* » - des sauts de puces, mais plus de grands mouvements. Comme Mao l'écrira ou le fera écrire par la suite, à l'aventurisme de Li Lisan a succédé un conservatisme militaire qui, au final, aboutira à la fuite panique.

Certes, mais était-il possible de sauver le territoire « soviétique » avec ou sans une autre tactique ? **La réponse est non.** Et elle ne fait plus de doute pour quiconque connaît la situation, à partir de la bataille de Guangchang, les 10-20 avril 1934, lourde défaite militaire frontale. Les rouges sont acculés dans un réduit au sud de leur ancienne zone.

Début mai, Mao fait une sortie surprise à Huichang, sur le front. Les responsables locaux médusés n'osent pas désobéir à ses ordres, qui consistent à sortir des retranchements pour se disperser en mode guérilla. Ce défi est suivi de mesures des services de sécurité de Deng Fa. Des proches de Mao sont arrêtés, son frère Mao Zetan attaqué dans la presse, et lui-même, probablement, placé en résidence surveillée. La dynamique de la lutte fractionnelle, d'un point de vue strictement chinois, conduisait à son élimination. Autre belle ironie de l'histoire, c'est Moscou qui, par câbles télégraphiques, enjoint les dirigeants de le garder car il pourrait encore servir ! Wang Ming a transmis la demande à Staline, qui a donné cette réponse. Pour s'en débarrasser, nouvelle parade : l'envoyer à Moscou se faire soigner, puisqu'il se prétend toujours malade (il a, au moins, comme tout le monde, le palu). Mais Moscou assure que pour l'instant il ne faut pas ...

Les choses en sont là quand est prise la décision d'évacuer le territoire et de partir, avec environ 100 000 hommes, vers l'ouest, en principe vers la base de Ho Long. Secrète au départ, cette décision ne pouvait être dissimulée sur la fin. Selon Hu Shisi, elle daterait de fin août, soit plus tôt qu'on ne le lit souvent, ce qui en atténuerait le caractère de panique. Un groupe est d'ailleurs parti dès août, qui rejoindra bien, lui, Ho Long. Mao sera du voyage, car la potiche décorative, Moscou l'a demandé, doit être embarquée. Plusieurs de ses partisans seront laissés sur place et y périront, dont son frère Mao Zetan, ainsi que ce pauvre Qiu Qiubo qui a atterri là.

Par ailleurs, fin juin-début juillet 1934, Fang Zimin sort de son territoire, qui est investi par l'armée, et fonce vers le Nord en se proclamant « Unité d'avant-garde anti-japonaise ». Repoussé, il est pris en refaisant mouvement vers sa base initiale. Il fut exhibé enchaîné pendant des mois, puis tué. De fait, car il est difficile de dire s'il s'agissait d'un plan volontaire, son expédition a été une diversion utile au démarrage de la « Longue marche ».

Affirmation de l'appareil maoïste.

La Longue marche au début a l'aspect d'une fuite en ligne à peu près droite, vers l'ouest le long des zones frontières entre le Jiangsi et le Hunan au Nord, le Guangdong et le Guangxi au Sud. Même en admettant qu'au départ, la complicité des chefs militaires du Guangdong qui achetaient le minerai de tungstène de contrebande à la « République soviétique », a protégé cet énorme convoi, il est absurde de croire que Jiang Jieshi a voulu le détruire et n'y est pas arrivé. Il l'a sciemment laissé avancer, se contentant d'un carnage aérien au franchissement du fleuve Hsiang, qui le réduit pratiquement de moitié en empêchant l'arrière-garde de franchir le fleuve. Son vrai plan est, premièrement, de profiter de son irruption dans les provinces du Sud-Ouest pour mieux intégrer celles-ci à l'État central, deuxièmement, de laisser s'affaiblir les rouges pour aller se baser loin à l'Ouest, mais sans les anéantir complètement, espérant éventuellement les manœuvrer au nom de la lutte anti-japonaise. Ce sont les désertions qui ont réduit la troupe à moins de 20 000 hommes au moment où il faudrait bifurquer vers le Nord pour aller sur la base de Ho Long, comme « prévu ».

Il semble qu'à Liping, première petite ville de la province du Guizhou atteinte par l'armée rouge, a été décidé de ne pas aller chez Ho Long, mais de tenter la traversée du Guizhou, à l'appareil d'État et aux troupes très faibles. Ce premier changement d'orientation peut correspondre à la remontée de Mao vers le pouvoir, les troupes redevenant une armée non territoriale telle qu'il la conçoit.

La ville de **Zunyi** est occupée, sans grand mal, début 1935 et l'armée s'y arrête quelques temps. C'est alors qu'après le premier tournant de Liping, se déroule une « conférence élargie du Bureau politique » qui adopte un réquisitoire sévère contre la stratégie-tactique à la fois « opportuniste de gauche » (car militairement trop offensive) et « opportuniste de droite » (car ne faisant pas confiance aux « masses »), imputée à Otto Braun et à Bo Gu (monté de Shanghai en 1933, symbole des « 28 bolcheviks »). En fait, c'est la ligne de Moscou au plan militaire qui est explicitement condamnée, mais sans dire qu'elle vient de Moscou, et en la rendant responsable de la chute de la « République soviétique », qui serait tombée de toute façon. Mao entre au « secrétariat » du parti et va devenir son principal dirigeant réel, ce qu'il n'avait jamais été jusqu'alors. Zhou Enlai est épargné : il garde ses pouvoirs militaires et bascule sans doute vers Mao à ce moment-là, ou dans le mois qui suit.

Car les semaines suivantes, Mao imprime à l'armée une série de mouvements tournants censés désorienter l'adversaire, mais dont la logique n'est pas évidente si ce n'est que, ayant repris Zunyi, il s'impose comme chef militaire en titre et finit de neutraliser Zhou Enlai. A ce stade, l'armée était censée aller à nouveau au Nord, dans la partie peuplée et basse du Sichuan, pour rejoindre la base de Zhang Guotao située dans les montagnes du Nord-Est de cette très grande province (deux fois la France). Les mouvements des troupes de Jiang, qui cherchent à affaiblir et à orienter l'armée rouge mais pas à la détruire complètement, semblent eux aussi avoir alors cherché à le pousser dans cette direction.

Mao va réussir à ce que cette jonction se fasse, mais d'une tout autre manière. Il pousse plus au Sud-Ouest, dans le Yunnan, puis remonte plein Nord dans les contreforts occidentaux, très montagneux, du Sichuan, traversant les territoires des minorités nationales Miao, Lolo et Yi, avec lesquelles l'Armée rouge réussit à s'entendre. Cette impressionnante marche vers le Nord, selon beaucoup d'historiens, ne peut déjà s'expliquer que par un plan à long terme visant à rejoindre la base lointaine de Yen-an, la seule base nordique du PCC, pour se rapprocher des régions occupées par le Japon et jouer la guerre anti-japonaise. La seule certitude est que Mao ne voulait pas aller s'intégrer à la base de Zhang, dont les forces sont alors nettement supérieures. Cette option écartée, l'Armée rouge peut en effet viser Yen-an, ou encore le Xinjiang.

En effet, sans aucun rapport proche ou lointain avec l'histoire du PCC, le Xinjiang, province marginale du Nord-Ouest habitée par les Ouïghours et par des Kazakhs, avait vu, en 1931, les soviétiques intervenir au prétexte d'une révolte islamiste kazakhe causée par la famine, pour soutenir le gouverneur-seigneur de la guerre Sheng Shicai, qui travaille avec le NKVD et sera officiellement membre du PCUS en 1938 (en 1942 il trahira Moscou et pactisera avec Jiang qu'il suivra à Taïwan).

En fait, Mao a naturellement écarté plus encore cette option, qui aurait consisté à se livrer au NKVD, que celle de la base de Zhang Guotao. Mais celui-ci, voyant évoluer la situation, entre en mouvement. Ses troupes – environ 40 000 hommes alors que l'armée que commande Mao est réduite à 10 000 – montent sur les montagnes de l'ouest du Sichuan, et convergent avec lui. Une logique purement militaire aurait alors conduit à l'engloutissement de Mao par Zhang, quelle que soit la destination (celle, en réalité suicidaire, du Xinjiang, Yen-an, ou le retour dans le territoire de Zhang). C'est alors la légitimité politique du parti, acquise par Mao depuis Zunyi, jointe à la valse-hésitation de Zhang (repartir au Sud vers le Sichuan, puis avancer vers le Xinjiang par le couloir du Gansu, où des troupes musulmanes l'étrillent ...), complétée par les variations de Zhu De qui suit Zhang puis dont il se dit qu'il l'aurait « enlevé », qui assurent la supériorité de Mao, lequel, après la traversée du promontoire tibétain qu'est le Nord-Ouest du Sichuan, prend résolument la direction de Yen-an.

Zhang Guotao, après avoir tenté de monter un CC dissident pour contester la légitimité de Mao dans le PCC, tout en semblant jouer la confiance en l'URSS en tentant d'aller au Xinjiang, a finalement lui aussi compris qu'il ne fallait surtout pas aller se jeter dans la gueule du loup ... stalinien. Se retrouvant bientôt chez Mao à Yen'an au moment où Wang Ming y est envoyé par Moscou, il refuse de s'allier à Wang Ming, protestant contre la torture et l'exécution, pour trotskysme, des quelques groupes issus de ses propres forces qui, finalement, avaient réussi à marcher jusqu'au Xinjiang ...

Zhang Guotao, qui avait tout de même présidé le congrès fondateur du PCC en 1921, s'évadera de Yen'an, à 41 ans, et aura une seconde vie, converti au christianisme, et mort à Toronto en 1979.

Quand les 7000 survivants de la troupe de Mao arrivent à Yen'an en décembre 1935, ils auraient pu, à nouveau, se trouver dans la situation d'une force inférieure à ceux qui les accueillaient. Mais Mao était désormais « le » PCC et le « président de la République soviétique », et cette position de pouvoir, avec sa symbolique, héritée en somme des années 1920-1934, jointe à des manœuvres dépourvues de tout scrupule, lui permettra là aussi d'exercer le pouvoir à Yen'an, après avoir habilement sauvé les chefs locaux que l'avant-garde de son armée avait commencé par destituer (Liu Zhidan meurt au combat en 1936, Gao Gang sera la cible de la première grande purge de la RPC, en 1954).

* * *

A l'issue de ces aventures c'est un nouveau parti qui porte le nom de PCC. Ce n'est pas le parti révolutionnaire fondé par Chen Duxiu et Li Dazhao en 1921. Mais ce n'est pas un parti tenu par Moscou. C'est cette « *énigme historique* » que l'histoire concrète, événementielle et politique permet de résoudre, que fut « *l'accession au pouvoir de Mao à l'ère de Staline, au détriment de la faction stalinienne du PCC, fait unique dans le mouvement communiste international* » (Hu Shisi).

Attention : le « fait unique » doit être précisé en ce que cette faction non stalinienne n'est pas pour autant prolétarienne et révolutionnaire. Elle est militaro-bureaucratique, et peut être considérée à son origine comme un produit du stalinisme, avec lequel elle s'est formée en symbiose et en rivalité, et dont elle ne se détachera ouvertement qu'une fois au pouvoir, bien plus tard et certes pas pour aller vers la révolution. Il n'est donc pas faux de parler de « mao-stalinisme ».

Épilogue.

L'histoire du Parti communiste chinois s'arrête au plus tard ici. Sous son nom, c'est une autre force politique et sociale qui joue, depuis, un rôle majeur dans l'histoire mondiale.

Le PCC dirigé par Mao se situe toujours dans le cadre de l'appareil stalinien international, et pour survivre il s'y recase même, mais en ne laissant jamais l'appareil de Moscou en reprendre le contrôle effectif. En 1937 l'incident de Xian, quand Mao, sur un ordre de Staline auquel il décide d'obtempérer, sauve Jiang que le général Zhang Zuoliang avait kidnappé pour imposer une vraie résistance au Japon, commence vraiment la version chinoise du Front populaire, la nouvelle alliance PCC/Guomindang.

A la base, principalement en Chine du Nord, c'est autre chose qui se passe : les maquis formés par le PCC (ou ceux qui se sont formés spontanément ou à l'initiative de démocrates révolutionnaires, voire de trotskystes cf. ci-dessous, et qui les rejoignent ou sont remplacés par eux), deviennent, dans cette guerre de libération nationale, réellement la représentation armée de la paysannerie.

En 1945, dans le cadre de l'ordre mondial remis en place, il aurait fallu à Mao s'effacer derrière Jiang, qui ne lui promettait d'ailleurs que l'écrasement. C'est ce que voulait Staline (quitte à avoir une zone satellite en Mandchourie), qui, dans sa vie, a fait confiance à deux personnes et pas plus : Adolf Hitler et Jiang Jieshi.

En 1946, l'alliance est rompue sous la pression des paysans de Chine du Nord. Ceux de Chine du Sud, qui avaient fait l'expérience des années 1927-1934, se mobiliseront beaucoup moins quand les armées rouges arriveront. En 1949 tout le pays est sous le contrôle du PCC maoïste : une « *dictature jacobine petite-bourgeoise* », estime le trotskyste Peng Shuzhi. La majorité des trotskystes l'ont tenu pour un sectaire, vénérable en raison de son passé. Il est permis, avec du recul, de se demander si ce diagnostic n'était pas alors un tantinet plus pertinent que celui de l' « *État ouvrier bureaucratiquement déformé* ». Car jamais la classe ouvrière, ni la paysannerie, n'exercera le pouvoir en RPC, de même qu'il n'y aura jamais de démocratie.

Dans cette histoire, le relais de l'appareil stalinien au sens étroit, représenté par Wang Ming, a été mis au pas pendant la « campagne de rectification » de Yenan en 1942-1943. Mais ce n'est pas le lieu ici de faire l'histoire de la Chine depuis 1949. Disons simplement, à la hache, que Mao pris entre les aspirations sociales, ouvrières, paysannes, démocratiques, et la pression géopolitique de Washington et de Moscou, choisit dès 1955 et confirme radicalement à partir de 1957 une fuite en avant qui s'est imaginée être la réalisation intégrale et immédiate du communisme, sous l'égide d'un despote oriental divinisé se faisant livrer des femmes, car tel était devenu Mao.

Le vrai héritage du « grand bond en avant », version amplifiée de la collectivisation stalinienne (qui, elle aussi, avait en réalité lancé l'accumulation du capital et l'extraction de la plus-value à grande échelle), c'est un appareil d'État rapproché, sans comparaison par son épaisseur et son contrôle social, avec les castes confucéennes et impériales qui l'avait précédé. En détruisant l'économie rurale d'autosubsistance, au prix de dizaines de millions de morts, il crée les conditions du développement capitaliste de toute la Chine. S'ensuit un affrontement confus, mais où ouvriers et jeunesse tendent à déborder les bureaucrates, qui ont très peur, la « *révolution culturelle* ».

Après Mao, les enfants de la génération des petits chefs installés partout lors du Grand bond, deviennent les centres d'accumulation de capitaux, partout. Cette évolution sociale se produit sous Deng Xiaoping, qui la relie à la diaspora chinoise marchande. Elle aboutit, sous Xi Jinping, à une puissance impérialiste qui cherche à se faire sa place et que menace à nouveau la révolution des ouvriers, des paysans – et de la démocratie.

Le moment clef, pour Xi, de cet avènement à la surpuissance impérialiste, serait l'intégration de Hong-Kong et de Taïwan, achèvement de l'unification nationale pour laquelle combattaient tant Chen Duxiu que Sun-Yat-Sen, quand se rejoignaient grévistes de Hong-Kong et de Canton. Mais Xi a peur d'une telle jonction, à Shenzhen aujourd'hui, plus que de tout. Et la population de Hong-Kong et de Taïwan ne veut plus d'une telle intégration. C'est là le premier talon d'Achille de Xi, et c'est un dur verdict de l'histoire : le PCC impérialiste ne parvient pas à achever l'unification de la Chine, tout en faisant de la Chine une puissance de plus en plus coloniale et impérialiste. Le second talon d'Achille de Xi est celui des peuples colonisés, Ouïghours, Tibétains, Mongols. Ces deux tenailles n'ont rien d'impérialiste, quelles que soient les manœuvres de Washington.

Elles entourent leur potentiel et puissant allié démocratique : la classe ouvrière chinoise, aujourd'hui la plus nombreuse du monde, appelée à détruire l'État du PCC, le Parti Capitaliste Chinois, bastion mondial de la domination capitaliste, de l'étouffement des êtres humains et du contrôle social pervers et vétilleux.

Le prolétariat chinois et le prolétariat mondial ont besoin pour leur combat de connaître leur histoire. Le combat pour l'histoire fait partie de leur lutte. Il a donc besoin de noms tels que ceux de Chen Duxiu, de Peng Shuzhi, de Wang Fanxi, ces trois visages du « trotskysme » chinois, c'est-à-dire du communisme chinois. Le premier, fondateur du PCC et passeur de la culture chinoise dans la modernité, estime en prison entre 1933 et 1937 que l'URSS n'est pas un État ouvrier, car il ne saurait y avoir d'État ouvrier sans démocratie. Peng se fâche avec lui, dans la prison, pour cela. La construction nationale par et pour la démocratie reste au centre du combat de Chen, jusqu'à sa mort, à Chongking, en 1942. Peng, lui, en exil

après 1950, membre du « Comité international de la IV^e Internationale » avec le SWP nord-américain et le PCI français de 1953 à 1962, puis du « Secrétariat Unifié de la IV^e Internationale » avec le même SWP et les courants tels que la LCR française, a représenté, dans le mouvement trotskyste, un certain scepticisme sur les « États ouvriers ». Wang Fanxi, lui, était, comme Chen mais pas comme Peng, partisan des armées révolutionnaires paysannes anti-japonaises. C'est lui qui nous lègue des informations comme celle-ci :

« Durant toute la période de la guerre de résistance, le mouvement trotskyste chinois dans son ensemble ne s'engagea jamais dans la lutte militaire. A ma connaissance, les deux seules exceptions furent Wang Changyao et sa femme Zhang Sanjie qui dirigèrent une colonne de guérilla de près de deux mille combattants dans le Shandong et qui fut finalement détruite par une attaque du PCC à l'arrière, lors d'un engagement avec les Japonais, et Chen Zhongxi qui mena un groupe de guérilla dans la région de Zhongshan dans le Guangdong et qui fut tué au combat par les Japonais. »

Ces « exceptions » sont des faits ...

Une très grande partie de ce petit travail repose sur la mémoire qu'ont heureusement transmis les camarades Peng Shuzhi et Wang Fanxi. Qu'il leur soit dédié à titre posthume.

Vincent Présuney, le 15 juillet 2021.

Bibliographie utilisée.

- Harold Isaacs, *La tragédie de la révolution chinoise, 1925-1927*, Paris, Gallimard, 1967.
- Peng Shuzhi, *L'Envol du communisme en Chine*, traduit par Claude Cadart et Cheng Yingxiang, Paris, Gallimard, 1983.
- Wang Fanxi, *La marche de Wang. Mémoires d'un révolutionnaire chinois*, Paris, La Brèche, 1998.
- Mao Tsé-toung (Mao Zedong), *Ecrits choisis en trois volumes*, Paris, Petite collection Maspéro, 1973.
- Maitron rubrique Chine : <https://maitron.fr/spip.php?mot12937>
- Jacques Guillerma, *Histoire du parti communiste chinois*, tome 1 : *Des origines à la république soviétique chinoise (1921-1934)*, Paris, Payot, 1975.
- Lucien Bianco, *Les origines de la révolution chinoise, 1915-1967*, Paris, Gallimard, 1967.
- La longue marche*, textes présentés par Claude Hudelot, Paris, Julliard, 1971.
- Gao Hua, *How The Red Sun Rose. The Origins and Development of the Ya'nan Rectification Movement, 1930-1945*, translated by Stacy Mosher and Guo Jian, Chinese University Press, Hong-Kong, 2018.
- Hu Chi-Hsi (Hu Shizi), *L'armée rouge et l'ascension de Mao*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1982.
- Chi-Hsi Hu (Hu Shizi), *Mao Tsé-Toung, la révolution et la question sexuelle*, in *Revue française de science politique*, Année 1973, Volume 23 Numéro 1.
- La question chinoise dans l'Internationale communiste (1926-1927)*, textes de Staline, Trotsky, Martynov, Zinoviev, Boukharine, Mandalian, Chen Du-Xiu, Préobrajensky, rassemblés et présentés par Pierre Broué, Paris, E.D.I., 1965.
- Victor Serge, *La révolution chinoise, 1927-1929*, Paris-Rome, Savelli, 1977 (introduction de Pierre Naville).
- Léon Trotsky, *La Question chinoise après le VI^e congrès*, in *Œuvres 2^e série, tome II*, Institut Léon Trotsky, 1989.
- Cahiers Léon Trotsky* n°15, septembre 1983, sur *Le Trotskysme et la Chine des années trente*.
- Cahiers Léon Trotsky* n° 57, mars 1996, sur *Trotskystes chinois*.
- Jung Chang et Jon Halliday, *Mao*, Paris, Gallimard, 2005.